

Mitsugané

OU LA THEORIE DU JEU PARFAIT

un exercice de nihilisme extatique

1

L'esprit du jeu

Je conçois cet essai comme un exercice, une mise à l'épreuve, manière d'éprouver. J'y entends étymologiquement cet acte d'écarter, de *tenir ouvert* un espace où donner corps de langue à une pensée. Mais rien ne m'avertit mieux en même temps de l'impossibilité de cet acte que cette pensée elle-même, qui traduit mon acte en interprétation : tout est réalité, tout est fiction. Alors est-ce une fiction, cette pensée qui donne fiction et réalité d'un seul geste, ou est-ce une réalité ? Déjà le fait d'écrire, ces tracés de caractères qui en appellent à certains mouvements précis de la pensée, devrait me mettre en garde contre la relative insécurité dans laquelle se trouvera toujours une théorie comme celle que je projette ici d'exposer, d'assouvir hors de moi, tant elle se menace d'un côté par son absoluité, de l'autre par son complet néant d'essence. Car de même que l'être ne peut se dire que de l'humain, qui le profère, de même n'importe quelle parole ne peut être dite et se trouver éventuellement signifiante qu'en une immanence pure. Il y a toujours, comme l'a vu avec détermination Deleuze, après Kant, après Nietzsche aussi, une limite de la pensée qui est le corps de chasse par lequel elle s'élance sur ses proies multiples et tout à la fois se construit en terre habitable. C'est en fin de compte à ce double-mouvement qui naît de la brèche d'une limite mouvante, qu'est dévolu cet exercice.

Nombreux ont voulu voir dans le positivisme, le pragmatisme ou la phénoménologie, un coup fatal porté à la pensée en tant qu'interprétation : je veux parler de cet agnosticisme de palefrenier héroïque qui se voudrait être en mesure d'aborder le monde tel qu'il est ou, avec plus de dynamisme, tel qu'il apparaît. Mais comment s'arrêter à de telles peccadilles ? Si l'être humain en effet se considère supérieur à nombre d'espèces par le seul fait de sa capacité à penser, qu'il se rende compte en même temps du relatif de sa supériorité ne doit pas être pour l'arrêter, puisque si cet arrêt signifie une impuissance momentanée de la pensée devant le monde et devant l'action, une suspension prolongée n'amène qu'à nous faire accepter d'agir avec les deux yeux bandés, absouts dans l'omniscience d'un transcendant présumé s'il n'est pas affirmé, symptôme par trop évident de telle résignation devant l'infini. La pensée n'en est pas moins une perpétuelle création de distances, toujours à trancher, à choisir, même lorsqu'elle dit s'en abstenir, en

même temps qu'elle crée les conditions propre à accueillir ce mouvement. Je lève donc impossiblement d'un doigt le bandeau, non sur mes deux yeux, mais sur un seul.

Je lance une première attaque. Portant sur l'égalitarisme, cette attaque n'aura pas pour but de faire valoir une idéologie différente, seulement de créer du jeu. L'égalitarisme, fondé sur le refus du choix, ne peut qu'arrêter le mouvement de la pensée, l'individu qui ne choisit pas restant dans une unité qui se trouve en-deçà de la pensée. Que tous les êtres humains soient égaux : un tel énoncé est faux, et pas moins en être qu'en droit. Ce qu'est en effet tout système de droit, une complexion structurée non de manière absolue, mais selon une certaine norme physiologique, agréant certains types d'actes et en rejetant d'autres, dit assez bien que tout système législatif — au sens le plus englobant du terme — favorise un certain type d'êtres, qui particulièrement déterminés à se fondre dans ce fonctionnement machinique y jouissent de la plus grande liberté dans le développement de leur propre complexion. L'égalité de toutes et tous devant la loi et l'égalité en droits de toutes et tous mènent à la formation d'une *certaine* humanité, vivant dans la seule réalité dictée en amont des lois par les prédicats ontologiques dont celles-ci découlent. L'égalité est en effet le résultat auquel on veut parvenir, antéposé en postulat de départ ; et de Hegel à Nietzsche, nous avons appris à quel point ce genre de téléologie, de type sceptique ou chrétienne, est orchestrée par ceux pour qui la vie prend plus qu'elle ne semble donner, un type de la pauvreté voire du ressentiment envers la vie.

Comme je l'ai dit, mon objet n'est cependant pas de condamner moralement un tel type de vie, encore moins d'en nier la valeur pour l'action. Si l'on voulait mener un tel examen, il serait nécessaire de tenir compte non seulement de l'égalitarisme, mais encore de la manière dont il s'articule, en fait et en droit, avec d'autres doctrines, à commencer par le capitalisme libéral. Par ailleurs, le *fort* et le *faible* n'existent pas l'un sans l'autre, et se déterminent l'un l'autre selon les échelles de valeurs immanentes à leur type de vie. Et certes, mon choix d'entreprendre cet exercice sans moralisme, tant est que je considère la morale comme un élément déterminant de la trame christiano-sceptique, est un acte qui montre suffisamment à quel point cette dernière interprétation s'inscrit à mon sens dans un formidable gâchis, du moment qu'on la considère en relation à son adversaire de manière dynamique. Le capitalisme et ses idées-force de compétition et de croissance sont les adversaires naturalisés de l'égalitarisme, le capitalisme préparant les conditions d'un moralisme toujours plus exacerbé. Comment mieux amener les peuples à se juger les uns les autres et à espérer en une vie après la mort, qu'en transformant la vie présente en enfer et en détruisant les conditions de tout autre mode d'existence ?

Je tenterai donc ici de développer des concepts à même d'engager les transformations de l'humanité présente, sans volonté de justice ni humanisme, sans prétention quant à la santé des civilisations, pas plus qu'envers la vérité ou véracité d'un tel exercice. Mais, me demandera-t-on alors, que vous reste-t-il ? Il me reste l'esprit du jeu.

2

La matière-fantôme

Le premier concept que je recherche porte sur la réel-fictif de notre condition. De fait, on tranchera toujours entre être et non-être, mais à cette opération je ne reconnais pour fonction que la création d'une grammaire ontologique. L'être, le non-être, les possibles, les dieux, les démangeaisons, les miracles, les tabourets, la nature, l'Un, la salive, les

archétypes, les bégonias, les chimères, les morts, ces yeux qui lisent, et tant d'autres choses en d'autres termes font partie ou plutôt sont de la réalité. A ce titre, il n'y a pas la Réalité, mais bien *de la* réalité. Tout ce qui est vécu, tout ce qui est dit, pensé, rêvé, du moindre déplacement de particule subatomique à l'espoir humain le plus délirant, est de la réalité. Dans la pensée que je cherche ici, le rêve n'est pas moins réel que le produit puant de la digestion, Faust n'est pas plus réel que le président du Mexique en 1972. Et la présente liste de termes hétéroclites, aussi abstraite qu'elle puisse paraître, n'en est pas moins de la réalité que les phénomènes dont elle fait état. Seulement c'est un *tout et rien*, une façon de se jeter par la fenêtre avec les contraires, et après qu'au-dehors des enfants les aient piétinés comme des boules de Noël, de renaître par le sang de leurs pieds.

Tout et rien : puisque en effet si tout est réalité, tout est fiction, il n'y a pas d'acte valable hormis dans la perspective absolue qui en pose la réalité et s'y détermine à l'infini de son impossibilité. Car s'il y a de la réalité, il nous importe bien sûr de savoir en distinguer les expressions. Seulement il ne s'agit pas de choisir s'il y a ou non une manière qui serait plus vraie qu'une autre, pour la raison que tout ce qui dépasse notre perception et notre intellection du réel jette sur nous une lumière d'indiscernable — si nous pouvons connaître, nous ne connaissons jamais des objets complets — et qu'un tel « ordre vrai » signifierait présupposer un être omniscient ou la possibilité d'un complet dévoilement. À bien y regarder, il n'existe du réel que des interprétations qui sont à la fois auto-créatrices et -destructrices de leur propre valeur. Dans toute interprétation il y a certes quelque chose qui se voile : simplement parce que je ne peux voir derrière moi ; mais ce qui est ainsi voilé — et tout est voilé dans le jeu des perspectives autant que tout est paraissant, de manière indéfiniment différenciée — n'est ni négatif ni positif, c'est un neutre. Neutre non comme milieu entre deux pôles, mais milieu dans lequel tous les pôles éventuels mutent, d'où son indiscernabilité. Le réel-fictif est transformation inessentielle et inarrêtée, indiscernable qui se comprend dès lors comme une anti-catégorie : toujours-entraîne-de-devenir-autre.

Confrontons-nous dans l'exemple : d'un côté, la nécessité, de l'autre, le hasard, une de ces vieilles oppositions qui ont porté leurs fruits. Si nous pouvions connaître toutes les forces à l'œuvre dans le monde, nous pourrions en déduire toutes les interactions à venir : vision mécaniste de la nécessité. Si nous faisons détonner cette vision avec le dogme chrétien de la grâce, selon lequel il existe pour Dieu la possibilité d'agir à volonté, intervention qui suppose un vide dans le monde, une fenêtre disponible à cette action, nous faisons apparaître la question suivante : quel est l'irréductible différence de ces deux visions, et comment comprendre que toutes deux soient à la fois vraies dans l'immanence de leur penser manifeste et fausses dès qu'envisagées par l'en-dehors de leur transcendance locale ? Ceci *pensé*, chacun de ces deux discours ne peut désormais produire de sens que dans un perspectivisme radical qui suspend toute l'ontologie aux lèvres d'un joueur de flûteau. Chaque civilisation idéalise son rapport de forces inhérent en figures divines, en systèmes, en narration de batailles et de conciliabules, en théories retentissantes et systématiques, en événements fondateurs mythifiés, et accroît ce faisant son potentiel de persistance mais tout aussi bien se prépare les chausse-trappes de ses futures déréllections. Chaque civilisation vit dans une trame que tout à la fois elle crée et parcourt, en s'interprétant elle-même et en interprétant le monde qui l'entoure, délimitant par là sa sphère de domination, sa sphère d'influence et d'interpénétrations, son exosphère de croyance coercitive, son antisphère d'annihilation. Il n'est pas de multiplicité-forme qui n'ait de limites à sa puissance, qui n'ait d'autres multiplicités en sa puissance, d'autres qui la combattent, sont en émulation avec elle, d'autres qui la dépassent et qu'elle est souvent

incapable d'anticiper ou de percevoir, etc. Et bref, ce perspectivisme radical indique bien la nullité de la pensée que je développe ici, tout autant qu'il lui donne de s'assouvir dans une valse d'indiscernabilités qui n'admet que des « extases locales et discrètes » (Rochat).

Par *multiplicité-forme*, j'entends un ensemble de forces orchestré — un être humain, une patate, une société anonyme, une galaxie, un stylo à bille — où ce qui assure cette orchestration est l'inclination des parties à l'accomplissement le plus efficient possible d'une partition qui répond à la complexion de forces qu'elles forment, selon les dominations dans lesquelles aussi bien elles sont prises. Un stylo paraît de prime abord n'avoir de complexion que dans la configuration de domination de l'être humain d'un certain type qui a interprété la forme et l'utilité d'un certain nombre de multiplicités-forme qu'il avait sous la main, pour construire ledit stylo ; mais pour un autre type humain, le stylo devient une baguette ou un instrument de torture particulièrement cruel. Laissé à lui-même, le stylo est indiscernable en tant que stylo, et de même les matériaux qui le composent sont indiscernables en tant que tels. Ces matériaux sont en effet des interprétations, non seulement en tant qu'ils s'appellent « plastique » ou « encre », mais en tant qu'ils sont dans un devenir au cours duquel les différentes particules qui les composent maintenant ont été prises dans un devenir-un-ensemble, parce qu'elles ont pu, selon leur nature propre, s'y rencontrer selon différents rapports spécifiques, présentant ainsi un ordre génétique immanent. Le travail humain qui consiste à transformer un matériau puis à lui donner forme, est donc lui aussi une interprétation qui soumet des forces à une altération, mais toujours de manière incomplète.

Plus complexe à décrire est le type humain. Tout être humain est interprété dans une certaine configuration de domination, il se développe dans une trame qui lui préexiste. Cette trame est en effet aussi bien dans le système de valeurs et de significations de ses géniteurs, que dans leurs organismes : le corps humain est lui-même une interprétation, une multiplicité-forme, un ensemble de forces orchestré. De cette trame, l'être humain grandit, rencontre des réels-fictifs et en cela interprète, d'une part par les expérimentations qu'il fait lui-même, d'autre part par le médium de la trame dans laquelle il se trouve et l'expérience qu'il en fait, la trame socio-historique humaine étant par ailleurs prépondérante en ce qui concerne le rendu discursif de ses expériences. Et déjà ici la chose se complique, puisqu'il peut arriver qu'il n'y ait pas dans son entourage que des « individus », dont la particularité est de se fondre mimétiquement à la trame commune du type, mais des « sujets » qui, selon l'acception de Badiou, ont vécu une brèche dans la situation de la trame, et se sont construits en fidélité à ce vide, à ce passage actif dans la brèche du neutre, inventant une trame à côté de la trame en chevauchements et surimpressions. On voit avec cet exemple que les polarités ne sont jamais au nombre de deux que par un acte de simplification au niveau du rendu discursif de la trame vécue, agissant sur celle-ci comme un fixatif : non seulement n'y a-t-il pas sur la trame de l'enfant que le couple père-mère, et au contraire quantité d'autres points mouvants qui forment des lignes de comportements spécifiques, mais encore doit-on dire qu'une pullulation de trames a lieu qui excède complètement les capacités de l'enfant, lequel devra apprendre peu à peu à se constituer par une opération de tri et un pli du monde, organisant des points de pivots et des lignes de fuite, mettant en relief les rapports de force qui lui sont profitables selon ce qu'il en peut percevoir et comprendre, bref, interprétant son monde à la mesure de sa vie. Nous verrons tout à l'heure les liens qu'entretiennent l'humain qui pense et l'humain qui fait, l'important étant pour l'instant d'approcher le mouvement de métamorphose, chacune des multiplicités-forme ne cessant de devenir-autre de sa

multiplicité et de sa forme. L'élément neutre n'est donc pas seulement celui du passage entre des polarités, et d'une trame à une autre, avec tout le « chaos » que cela suppose, mais celui de tout passage, de toute traversée au cours de laquelle l'interprétation est altérée, altération qui est, on le voit, elle-même l'acte de l'interpréter. Et l'interprétation est ce plérôme de réel-fiction, éternel transfuge et indiscernable en tant que tel.

On aura compris que le neutre n'a rien à voir avec un abstentionnisme, principe de prudence ou de conservation de soi dans le moindre risque possible (bien que la prudence soit souvent de mise) : ce que j'ai appelé ici le neutre est le « lieu » de toutes les prises de risque, puisqu'il est le « lieu » de tous les devenirs. Deleuze et Guattari ont avancés sur cette voie, bien qu'ils ne soient peut-être pas allés assez loin. Parlent-ils de constructivisme pour la philosophie, pour la science, pour l'art, ils n'en font nulle mention pour le corps humain ou tout autre aspect réputé physique. Or si l'on s'avance sur le chemin tracé par Nietzsche et sa théorie de la volonté de puissance, et si l'on pousse en même temps du côté des conséquences de la théorie de la relativité d'Einstein, il n'y a pas à tergiverser. Mais au juste, qu'est-ce que cela signifie, interprétation ?

Il y en a plusieurs interprétations — puisqu'en effet que fais-je d'autre que d'interpréter l'interprétation : mon entrée dans le labyrinthe —, dont une ici déterminante, celle de l'interprétation comme de ce qui est en acte dans le passage, comprenant les stases y particulières, toutes ne cessant d'être produites dans le flux et réinterprétées dans le reflux : actif de la traversée, et que l'on retrouve en partie dans le mot *transduction* qui est l'acte de guider une multiplicité-forme à travers l'indéterminé de relations non coalescentes, acte qui déborde (et la dérobe) par tout ce qui participe de volontés extrinsèques en une telle traversée. Si ce passage se fait dans l'indiscernable, c'est que tout est alors en puissance d'indiscernable, un jeu d'opacités quand tout se répercute dans des rhizomes de bousculades et de cris, tantôt durs, terribles, tantôt agréables et doux, tantôt organisantes tantôt chaotisantes à l'excès, qu'on le ressent avec nos trippes ou qu'on le contemple depuis cette hauteur « où même le tragique cesse de paraître tragique ». Dans toute percussion il y a la rencontre et la lutte, passage de l'un vers l'autre, d'autres en autres, transduction, interprétation. Les multiplicités-forme n'existent que pour se rencontrer, pour interagir, jusque dans l'impossibilité concrète d'un nirvana... et la pensée ne peut que porter son attention dans ces nœuds, n'est-ce pas ?

La méthode, ai-je lu chez Nietzsche, veut que nous soyons économes en concepts. Je ne crois pas celui-ci de trop (même si, avouons-le, Nietzsche se trompe sur ce point) : faire de l'indiscernable la matière-pensée métamorphe par excellence, la matière première que l'on retrouve à tous les stades de l'œuvre, toujours soumise à des conditions transfuges, et ne pouvant de là être « possédée » ou fixée, puisque la forme qu'elle prend est toujours immanente à la multiplicité qui l'effectue. Cette *matera prima* n'est donc mesurable ni quantifiable hors de ses formations dans une trame donnée, dans l'œuvre d'une multiplicité-forme donnée, laquelle ne fait ainsi toujours que se mesurer elle-même, lorsqu'elle mesure, mais non par elle-même puisque « l'infini turbulent » (Michaux) s'y donne aussi dans toute sa gloire. À savoir si cette matière est, physiquement parlant : tout dépend de la vitesse jusqu'à laquelle mon lecteur est capable de porter sa pensée dans le plérôme de la présente construction. Mais si je raisonne un peu, je remarque :

a) que la *matera prima* — *matière fantôme*, en tant qu'elle est pure parescence, toujours-entrain-de-devenir-autre — interprète mon fait de l'interpréter ; en effet mon propre acte est compris en elle, il est une composante de sa multiplicité-forme en tant que

matière-pensée, et à travers celle-ci inversé, extasié, de la multiplicité-indiscernable ou multiple pur, matière réelle-fictive du changement, matière d'interprétation ;

b) si nous nous avançons un peu plus, voilà que la matière dans laquelle se trouve faite non seulement ce concept et son plan, mais celui qui le pense, sont tout de matière fantôme, et que c'est donc cette matière qui me traversant comme une clé étrange ouvre à la construction d'elle-même, se construit elle-même dans cette danse cyclique d'extases en extases ; et cependant elle n'existe jamais qu'entraîn-de-se-constituer dans ce qui la pense, qui la vit, l'étreint, dans tout ce qui dort en elle, lové dans son hasard transparent ; deux aspects se dégagent alors, le premier celui d'une régression à l'infini de cette matière qui se crée cette matière qui se crée cette matière... le second, par la création des formes qui la transposent, de dehors en dehors toujours plus lointains, celui d'une acquisition de dimensions, a priori sans fin, d'une élévation à la énième puissance ;

c) la création de cette stase va-t-elle de pair avec une constance de cette matière, ce n'est bien sûr pas le cas, il n'y a pas de même a priori, et non plus dans la régression infinie qui n'est qu'un aspect suspendu de la stase et n'existe pas sans l'aspect d'inclination inverse de cette stase ; il ne faut pas tomber dans le piège qui consisterait à prendre le concept pour la réalité sans prendre en compte la réalité du concept ; or la dynamique propre à la matière métamorphe étant celle d'un toujours-entraîn-de-devenir-autre, il faut, bien au contraire de regarder ainsi le monde au travers de lunettes qui d'une réalité rendraient irréfutable la lumière fictionnelle, devenir soi-même la clé transductrice par laquelle cette matière deviendra ce qu'elle est.

3 L'interprétation

J'en viens donc à poser la distinction conceptuelle suivante : entre interprétation-pensée et interprétation-en-acte, la première étant contenue dans la seconde et pouvant, si elle dépasse la syntonie de sa propre enstasification à celle-là, devenir le contenant intérieure de la seconde. Que mon lecteur commence par prendre garde à ne pas perdre de vue l'interprétation dans la « distinction conceptuelle », le plus lointain dans le plus détaillé, puisque par un mot si étrange, par *enstaser* je n'entends pas autre chose que la reprise de la pensée dans ce qui est en-acte. Reprise qui en détermine l'intensité et l'horizon de lutte, c'est-à-dire aussi d'une multiplicité-forme l'économie de moyens et l'élan commensurable à tout ce qui la fait diverger.

Comme je l'ai esquissé plus haut, l'interprétation-en-acte ne doit pas être comprise ici comme un acte de pensée, qui fait don de sens, distribue attributs et valeurs comme un cartographe apposerait sur le monde le calque de sa construction mentale : pour filer la métaphore, disons qu'en ce qui concerne ledit cartographe il est lui-même la carte, et sa construction mentale de même que sa décalcomanie sont à leur tour des cartes perforées, au principe d'une certaine mélodie. J'utilise ici carte pour trame, et trame pour la résultante d'une interprétation-en-acte, la résultante c'est-à-dire non pas sa pure effectuation pour elle-même, qui n'existe que dans des interprétations-pensée abstraites, mais son effectuation en parescence, laquelle peut bien sûr prendre la forme d'une interprétation-pensée abstraite sans démentir l'interprétation-en-acte qu'elle est.

Reprenons l'exemple de tout à l'heure pour illustrer ceci : mon corps est une interprétation-en-acte, un agir de multiplicités-forme qui devient-un-ensemble, ensemble

de forces orchestrées selon l'inclination des parties à l'accomplissement le plus efficient possible d'une partition qui répond aux capacités de la complexion que forment ces parties, selon les dominations dans lesquelles elles sont prises. Or une interprétation-pensée est une interprétation-en-acte — symptomatiquement, parce qu'elle est une complexion plus ou moins cohérente de parties qui sont dans un devenir-un-ensemble tournoyant — systématiquement parce que le multiple circonscrit qu'elle est, est contenu dans l'ensemble du multiple pur, de manière d'ailleurs non uniforme ni mono-orientée — substantiellement parce qu'elle est toujours un effort d'altération, un déploiement de puissance. Ainsi, des catégories telles que moyen et but, cause et effet, ne sont distinctes et ne sont effectives que dans des trames-pensée qui les distinguent et les effectuent : et partout où c'est le cas, la matière-fantôme n'en est pas moins tel un enfant qui joue dans l'escalier en regardant les adultes parler à table de choses très sérieuses.

Il s'ensuit que l'interprétation-pensée la plus parfaite que nous puissions produire est à chaque fois une expression d'efficiency maximale, le rapport de nos forces dans lequel notre complexion nous attache, producteur de la plus grande intensité. Et certains hasards y rendent des résultats surprenants au vu du commun de l'humanité.

L'interprétation-pensée la plus répandue par exemple dans les monothéismes vulgaires commet l'erreur effective de prendre cette expression maximale d'un rapport de force inhérent pour la réalité ultime ; rien de plus commun lorsqu'il s'agit d'asseoir un pouvoir, le pouvoir d'individus empruntés sous la forme de la masse réactive, qui, comme l'a montré Feuerbach, ex-pose ses besoins en principes métaphysiques. Et cependant, la religion ne se réduit pas à ce seul aspect : lorsqu'est posé en effet un dieu *séparé* du monde, comme c'était le cas avec le dieu des gnostiques chrétiens, il peut s'agir d'un exercice pour empêcher les principes de fusionner, et ainsi tenir dans un écart l'interprétation-pensée et l'interprétation-en-acte, jusqu'à créer dans le mouvement tournoyant dont vibre cette distance une ouverture à la puissance de l'interprétation-pensée-en-acte, qui est à proprement parler puissance d'indiscernable. Et il faut alors questionner les degrés et la nature de la séparation à laquelle une religion et ses « croyants » peuvent consentir.

A considérer l'interprétation-pensée « Dieu » comme un zénith dans l'expression d'un rapport de force, où l'humain révèle son désir de devenir son propre créateur, on n'oubliera pas cependant les désastres de facilité dans lesquels on vient s'échouer : la fusion faisant du créateur de l'interprétation-pensée un créateur de lui-même dans le cercle vicieux de l'identité à sens unique du monde avec le concept. Dans ce cas de figure, c'est l'interprétation-pensée qui prend le pas sur l'interprétation-en-acte qu'elle est, la pensée est abstraite de l'acte et est prise pour la seule réalité, alors qu'elle n'est en elle-même que bien peu de chose. Mais comment se fait-il qu'une telle fusion soit accomplie ? Deleuze et Guattari ont bien montré à quel point le type du prêtre est en cause dans une telle consommation de l'œuvre, dans une telle ingestion de sa propre semence, par la conception du désir comme manque que ce type promeut, par laquelle on parvient à ce comble de vitrification qui est de dire que Dieu est tout mais que l'on est toujours en manque de Dieu. Il y a aussi que le type d'interprétation-pensée fusionnelle que porte le prêtre s'est ainsi répandu en raison de l'inertie propre aux multiplicités-formes que sont les vies des populations concernées. De telles oniroplasties ne restent jamais sans effet, et il serait bien étrange de penser que par le passé elles n'auraient servi à rien, qu'à maintenir une forme d'oppression, qu'à préluder à une vision plus vraie, etc. L'exemple du christianisme nous montre à quel point, tandis que d'autres parvenaient à garder écartés le monde et le concept, il se produisait par cette fusion un élan considérable. Toutes les

civilisations qui se sont accomplies sur la Terre sont entrées à un moment ou à un autre dans une telle phase de fusion : vouloir le monde, en tant que réel défini, comme identique à l'idéalisation du rapport de force inhérent à ladite complexion.

Dans le dogmatisme, la force d'inertie est décuplée au point de croire posséder dans le creux de sa main la courbure de tout l'univers. Il s'ensuit qu'une machine fusionnelle à son apogée est toujours exploitation maximale de l'humain par l'humain. Qu'est-ce qui nous permettrait de dire en effet que le christianisme serait meilleur ou pire dans sa fusion que le chamanisme sibérien, le bouddhisme du grand véhicule, ou le polythéisme hindou ? Chaque fusion, mais encore chaque interprétation-pensée choisie par une multiplicité-forme pour s'y potentialiser, résulte d'un processus d'élection : à un moment donné, dans telles et telles conditions physiologiques, c'est cette trame-ci qui s'avère la plus à même de mener à un accroissement tant quantitatif que qualitatif d'une multiplicité-forme donnée. Rien n'est en soi bon ou mauvais. Par contre, ce qui fait que le christianisme *devient* mauvais à un moment donné, c'est qu'il n'est plus le véhicule privilégié de l'exploitation maximale de l'humain, qu'il rechigne à cette exploitation, se reniant, et bloque enfin le passage vers d'autres véhicules d'interprétation-pensée en passe de devenir prépondérants, qui épousent bien plus sûrement les interprétations-en-acte qu'elles sont.

Une interprétation-pensée en état de fusion devient abstraite lorsqu'elle ne répond plus à la complexion de l'humain qui la vit, l'humain ayant vécu dans cette fusion et y ayant été transformé. Les êtres particuliers sont la vie d'un tel processus d'élection, au fil duquel les grandes religions et autres formes dogmatiques font blocs, suturant la vie à des interprétations-pensée abstraites. Et si aucune pensée humaine n'est à même de tenir compte de toutes les connaissances humaines, ceci étant pensé le passage est ouvert vers d'autres formes conceptuelles ; mais tant que l'on continue de prétendre à l'exhaustivité, on demeure incapable de s'ouvrir dans un écart à plus de réalité, et de donner une respiration aux êtres humains et non-humains en pleine asphyxie au milieu de virtualités que nous nous mettons en impuissance de considérer en-acte.

Si la tendance fusionnelle mène tantôt à l'abstraction, tantôt à l'auto-confirimation de la vie par elle-même, qu'en est-il de la tendance, non point inverse, qui serait celle d'un relativisme de la désagrégation, mais intérieur au second, l'écart, qui est non seulement à tenir, mais à créer, entre l'interprétation-pensée et l'interprétation-en-acte ? Si la fusion signifie une sectorisation ontologique du réel, avec ses zones de plus et de moins d'être, favorisation et acculturation d'un certain type humain — et dans le cas d'une fusion abstraite, en plus de cela bloc d'une réalité, refus du jeu et désinvestissement à son égard —, la création de distance signifie une déssectorisation et une mobilisation des puissances, nouvelle appréhension de réalités qui suppose aussi des changements de vitesse et de focalisation, et d'un don de soi (mort et renaissance) où s'éprouver intensément. Tenir l'ouvert, cela signifie tenir un espace d'accueil, qui n'est pas seulement, pour reprendre un mot de Meister Eckhart, un espace où accueillir Dieu, mais un espace où l'on demande à Dieu de nous laisser quitte de Dieu : un geste désuturant, propre à propulser du réel, non en tant que trames d'ores et déjà composées mais en tant que genèses.

Je renvoie mon lecteur aux *Mille Plateaux* de Deleuze et Guattari qui ont beaucoup œuvré dans ce sens. Le Corps sans Organes, le plan d'immanence, sont de l'indiscernable en tant qu'ils sont concepts du désir opérant, la matière première dans son toujours-entraîne-de-devenir-autre. Ce double-mouvement, qui est à la fois création du plan et plongée dans le plan, est double-mouvement parce que le plan n'est pas ouvert une fois pour toutes : il est toujours à faire. Il ne peut y avoir constitution d'une trame, si d'un côté

l'on ne crée et ne plonge dans le plan, et si de l'autre on ne le tient pas ouvert dans l'exercice d'une vie, les conséquences d'une non-effectuation de l'un ou l'autre de ces aspects étant pour le premier une pensée fusionnelle abstraite, qui n'est pas l'amante de l'interprétation-en-acte qu'elle est, et pour le second de se refermer sur une pensée dont on deviendra le sectateur et la colonne de larmes. Il s'agit de jouer sans se laisser prendre à notre jeu, sans laisser se refermer la création que nous sommes, sans cesser de la vouloir au point d'en vouloir être le créateur et la matière vivante, au point non de se créer son créateur, mais de devenir-un-ensemble du créateur et de la création ; sans jamais posé l'un en amont de l'autre, mais en les vivant de front en vertu du geste qui tient ouverte la gueule du lion tandis qu'il dévore le soleil : devenir-soi de l'essence, pareissance.

Il n'y a ni devoir ni salut hors de nos interprétations-pensée, ni α ni ω auxquels se raccrocher, nul être que l'on pourrait reconnaître comme détenant la clé de notre abîme. Ce jeu-là n'a donc rien d'une diversion romantique ou spectaculaire : c'est ce qui nous permet de nous tenir dans la traversée propre au nihilisme, vécu non plus comme état de décadence d'une trame donnée, mais comme la rencontre absente de toute trame-pensée, allant dans notre folie jusqu'à affirmer ce qui se cache ainsi à notre approche.

4

Temps et trames

Ai-je suffisamment montré ce que signifie que tout est interprétation, pensée qui tient en elle-même, absorbés et comme tenus en respect les deux aspects du tout-fiction et du tout-réalité, avec certains des rapports de mouvements qui peuvent s'y distribuer ? Faudrait-il encore un détour cosmologique ? Le fait que les trames dans lesquelles vivent et que sont les humains, soient elles-mêmes en contact avec la trame de la Terre, de la Terre en tant qu'interprétation-en-acte, de la Terre et de la Lune, du système solaire et de la Voie lactée en tant qu'ensembles dynamiques, devrait déjà nous porter à penser l'intersection et le chevauchement des trames. Or si je pose que chaque interprétation peut être entendue dans les tonalités propres de son devenir-un-ensemble (tonalité : la résultante d'une tension spécifique), je ne suis pas encore informé du rythme de cette orchestration. Cet emmêlement de tons et de rythmes, de mélodies en effort d'harmonisation autour d'un axe tonal et de vitesses dans le passage et la transformation, définit l'espace-temps d'une trame donnée. Il est donc trop humain d'affirmer qu'en guise de temps n'existent que le passé, le présent et l'avenir, puisqu'il s'agit là d'une organisation typique de la trame humainement construite, d'une intersubjectivité locale, discursivement certes mais aussi selon l'expérience qu'en fait chaque être humain à travers son rythme circadien, son métabolisme, son régime de perception.

Comment la Terre en tant que planète organise-t-elle ses temporalités, et quelle temporalité résulte de l'interprétation-en-acte dans laquelle elle s'effectue ? Son temps de vie perçu depuis notre espace-temps paraît certes gigantesque, cependant que le rythme de ses transformations nous apparaît tantôt très lent (sédimentation des roches par exemple) tantôt extrêmement rapide (la vitesse de la lumière). Pour se faciliter la tâche, les humains ont séparés en pensée différents règnes, différents âges, situant ce qui est sous leur domination en agencements qui doivent concourir à l'économie des trames humaines, avec le problème de savoir si ces agencements deviennent ou non immanents à la trame

terrestre et aux différentes trames qui ont proliférés sur elle, étant donné que les trames humaines sont elles-mêmes de l'ordre de cette prolifération.

Mais comment comprendre des choses comme la domestication végétale, animale, ou même atomique, sans les saisir à travers l'entre-tissage de rapports de forces ? Une plus grande rapidité, une multidimensionnalité de tons comme est celle développée par l'interprétation-en-acte du type « humain », qui comporte une capacité à modifier son temps propre, fluidité du rythme qui est peut-être à l'origine du phénomène de la pensée — une capacité à ralentir le passage à l'œuvre dans les rencontres entre multiplicités-forme qui le compose et qui composent sa matérialité, jusqu'à parvenir à former par des vibrations sonores un correspondant délié de rencontres-types, mots qui seront à leur tour pensés, c'est-à-dire relancés en face des rencontres agissantes, beaucoup plus rapides, et redéfinis encore et encore dans ce va-et-vient, qui est une lutte — tout cela a été la voie d'un développement humain, et chaque rencontre nous propulsant vers d'autres développements et d'autres rencontres, de la rivière à l'océan, du feu à la fusion atomique, de la surface du globe jusqu'en dehors de l'atmosphère terrestre. Avec chaque chose qui entre dans sa sphère de domination ou d'influence, avec chaque multiplicité-forme qui le domine aussi bien, l'humain est mis face à l'exigence de reformuler sa configuration de stase, de retourner après chaque rencontre sa trame-fusion vers le plérôme de la construction, y rendre compte de l'interprétation-en-acte de la rencontre et recréer une nouvelle interprétation-pensée fugitive et fusionnelle. Et cette fusion qui s'opère, si elle est abstraite du rapport de force qui l'interpelle, devient tout aussi bien interprétation-en-acte créatrice de réalité par cette transcendance liée.

A une échelle peut-être plus modeste, lorsque deux multiplicités-forme se rencontrent, ce sont aussi deux trames qui se rencontrent, deux espace-temps, et certes à l'échelle d'un être humain les différences peuvent paraître insignifiantes, malgré qu'elles déterminent tout ce que notre monde compte de diversités farouches et multicolores. Il suffit de passer d'une région à l'autre du globe pour constater à quel point le passage du temps est vécu différemment, en raison de tous les éléments (climat, paysage, qualités de la terre, vie propre du lieu, coutumes et comportements des habitants, etc.) qui participent aux multiplicités-forme autochtones. Et si le temps est vécu différemment, c'est qu'il est différent. La réputation du voyage comme étant une expérience qui enrichit l'individu se trouve toute entière actualisée par cela : on traverse des temps différents, et davantage encore, des trames différentes, et cette expérimentation de rapports en relations peut amener tel individu à se développer, tant cela crée une distance de lui à la trame dont il est né, tant cela est en puissance de rencontres telles que n'en connaîtront jamais les « touristes » qui traînent avec eux leur propre poids dogmatique. Le voyage est favorable au développement de la pensée, mais on n'est pas un imbécile parce qu'on n'a pas « voyagé » : il y a des voyages dans l'infime, d'une plante à l'autre, pour les jardiniers, d'un être humain à l'autre pour n'importe qui dans la rue, tous les jours, qui sont des tourbillons de rencontre, pour autant qu'on soit apte à créer un minimum de distance et d'élasticité, et à ne pas tout rabâcher sans cesse sur la même trame abstraite, à ne pas décalquer tous azimuts comme un chien, mais un faux chien, un chien de la fausse conscience, car les chiens ont quant à eux bien d'autres raisons de marquer ainsi leur territoire.

Je voudrais prendre encore d'autres exemples pour illustrer combien le temps n'est pas quelque chose d'objectif et d'uniforme, ce dernier aspect n'étant réel que dans un type de vie qui se résorbe sur sa propre différence, pas plus que quelque chose de subjectif, tant l'on entend habituellement dans cette expression toute une série d'abstractions

psychologiques. De manière immanente, et selon toutes les transcendances dans laquelle elle peut être prise — toutes les trames qui traversent, logent, inversent sa trame « propre » —, une multiplicité-forme en tant qu'interprétation-en-acte est création d'espace-temps. Et des vitesses rythmées qui participent à cette multiplicité-forme en tant que devenir-un-ensemble (c'est-à-dire aussi bien pour l'être humain ses cellules, ses croyances, l'état de ses artères, son travail, la souplesse de ses muscles, etc.) s'opère une mise en relief de leurs rapports, dont la résultante déploie une *temporalité*, qui peut être prise sous l'aspect de la vitesse moyenne de perception-action et sous l'aspect de son temps de vie, ou détermination de son cycle. Seulement cette temporalité n'est en rien figée, puisqu'elle se modifie déjà dans sa propre effectuation avec la trame, à l'exemple du « temps » qui est perçu comme se déroulant plus rapidement à l'âge adulte qu'à l'adolescence. La temporalité d'une trame est une respiration, une respiration qui est plus qu'un rythme, qui abrite plusieurs rythmes, plusieurs temps, et qui est comme la vitesse propre d'une interprétation-en-acte à même le sol de son interprétation, à même ce qu'elle ouvre comme temps et comme espaces. Elle se modifie par ma rencontre avec des marches d'escaliers, de l'herbe, des rues, espaces ouverts ou fermés, transparents, espaces cotonneux, enchevêtrés, isolés, bariolés, des lieux, plateaux de nuage ou tel coteau planté d'arbres, foisonnement de fougères, gouttes obliques, torrentielles, avec telle boisson, tel pain d'épice, telle émission de radio, tel visage, telle pensée, tel vêtements, tel chant, etc. dans un nombre indiscernable de degrés, variations et combinaisons. Si tous les humains ne sont pas à même de rencontrer les mêmes choses et d'en trouver modifiée leur temporalité, jusqu'à la chair de l'interprétation-en-acte qu'ils sont, celles qu'ils sont à même de rencontrer — eux-mêmes selon leur capacité à faire entrer en eux, dans le clair rapport qu'entre-tient une multiplicité-forme non abstraitement fermée sur elle-même, ces occurrences d'autres multiplicités-forme — participent à la constante mutation de leur temporalité. À noter qu'une modification est d'autant plus opérante qu'elle passe par davantage de dimensions, et notamment par l'affect. Ce n'est donc pas du tout une lubie de dire qu'une « pensée heureuse » nous fait nous envoler : moments de jouissance, quand la gravité terrestre s'enveloppe en nous, quand les jambes s'envolent et infinitisent la cage de l'escalier ou flirtent avec le bitume en une légère lévitation. Les nuits où le temps se dilate, ces immeubles qui changent de taille selon la lumière du ciel absorbée par nos yeux, ces livres qui bourgeonnent, cette peau sentie à l'intérieur de soi lorsque de l'étreinte de deux êtres naît le devenir-un-ensemble de leurs corps, ou bien le temps ralenti et condensé dans le cri, le cri devant la mort tel qu'en parle Rilke, ou ces batailles qui nous accélèrent au point de faire éclater les durées dans un inter-temps déchevillé et furieux, voilé à notre intellect par un trop plein de hasard. Il n'y a qu'une époque incapable de revenir à soi, pour faire de tout ceci des « métaphores », de n'y voir que les masques virtuels d'une objectivité fantasmée par la technoscience et le pouvoir du capital, dans un repli sur une petite idée du monde et au plus loin de tout constructivisme vital.

J'ajouterais, pour conclure sur ce point, que le voyage dans le temps est chose non seulement possible mais que nous ne cessons d'accomplir : par exemple, lorsque je suis pris dans l'interprétation-en-acte de l'*Hymne à la Joie*, lorsque je goûte par tout mon corps à ces rapports de vitesse, tonalités, orchestration, lorsque je me prends à devenir-un-ensemble dans l'œuvre rejouée de Beethoven, transcendé par cette œuvre, adoptant jusqu'à la moindre de ses formes, que fais-je d'autre sinon, mais en la produisant à nouveau dans mon propre devenir temporel, entrer dans un devenir-1821 ? Bien sûr je ne vivrais jamais *ce qu'a vécu* Beethoven — mais mon intérêt est dans le jeu, dans le toujours-

entraîn-de-naître, il n'est pas dans la recherche de la vérité vécue d'une œuvre mais — dans la poursuite du jeu que ce vécu poursuivait lui-même en son opération.

5

Typologie A : l'individu et le sujet

J'ai vraiment l'air de parler de choses tout à fait extraordinaire, et dans un certain sens, c'est exactement le cas. Ce qui sort de l'ordinaire : mais qu'est-ce que l'ordinaire, et comment et pourquoi en sortir ? Je couple ici une pensée de la brèche dont j'ai eu l'intuition avec la théorie du sujet d'Alain Badiou, dans laquelle l'ordinaire est appelé *situation*. Dans le langage du présent exercice, la situation est une trame-fusion en perte de vitesse, qui se sédimente peu à peu en forme-pensée abstraite qui n'en produit pas moins du réel. Et des trames-fusion en perte de vitesse, il ne cesse d'y en avoir : exactement comme dans le corps humain où quantité de cellules meurent chaque jour tandis que d'autres naissent pour les remplacer, selon des myriades de cycle de vie transcendés par la temporalité propre de l'organisme qui les abrite, en opère le mouvement de synthèse.

À un niveau humain, nous pouvons distinguer plusieurs degrés — des simplifications — pour comprendre un peu mieux ces processus : les personnes forment des groupes, les groupes forment des sociétés, les sociétés forment, parfois, des civilisations. Plusieurs sociétés se succèdent, se croisent, s'interpénètrent dans la trame ouverte par un plan de civilisation, ce dernier étant guidé, ordonné, autour d'une ou plusieurs tonalités directrices d'un type spirituel élevé, tandis que les sociétés sont des agencements économiques variables qui correspondent aux différents moments de l'œuvre ouverte par la fusion suspensive de ces tonalisations. Chacune de ces multiplicités-forme a son temps de vie propre : il s'ensuit qu'il y a toujours une situation qui menace de scléroser la construction, que ce soit celle d'un individu, d'un groupe, d'une société ou d'une civilisation. C'est aussi qu'une fusion ne s'opère pas dans toutes les strates d'une société de la même manière, qu'une trame-pensée vibre moins, traverse sa réalité moins vite chez les types de moins de force. Et toujours c'est le cycle des saisons, le nouveau émerge de l'ancien, perce la terre encore gelée et annonce un printemps, la trame de la Terre se modifiant peu à peu.

Mais ce n'est pas seulement la succession des générations qui a lieu ici dans la formulation d'un sujet : car pour les générations, les unes dans les autres et l'une après l'autre, chacune *détone* avec la génération qui la précède, par ses individus et par ses groupes, plus rarement en tant que société et civilisation. Si la personne qui sort ainsi du rang se constitue bien en tant qu'*individu*, elle ne se constitue pas forcément en tant que *sujet*, même si les deux choses apparaissent souvent liées. Ce qui se produit de spécifique dans la détonation c'est l'entrée dans un courant centrifuge qui l'éloigne d'un ou de plusieurs axes de tonalisation d'une trame donnée, mouvement qui se transforme presque immédiatement en son inverse, entrée dans un courant centripète qui la fait converger vers d'autres axes dans une trame qui se constitue avec plus ou moins d'efficacité en autonomie relativement à celle qui fut quittée. La détonation, le mouvement centrifuge, est en fait souvent provoqué par la proximité d'autres tonalités qui exercent sur la complexion propre de l'individu, en vertu de cette complexion, une forte attirance, comme aussi chaque enfant qui naît, naît dans un moment différent de celui de ses géniteurs, moment qui enveloppe son développement d'une trame matriciel différente.

Je le disais, la détonation ne mène pas forcément à la constitution d'un sujet, beaucoup ne quittent qu'à peine la trame parentale, tant certaines conditions y sont opposées, en particulier le manque de diversité tonale, par exemple dans ces petites vallées fermées au reste du monde où l'âpreté de la vie exige une convergence sévère autour d'un seul ton, la simplification à l'extrême étant toujours le symptôme de conditions de vie difficiles et d'une pauvreté relative de la vie. Cependant l'inverse peut aussi se produire, et la pauvreté tonale des classes bourgeoises est assez là pour le prouver, tandis que des petites communautés campagnardes peuvent engendrer une richesse de diversité, de par l'énergie spécifique des humains qui les composent, la nature environnante et son adversité, ses circonstances singulières enfin. Quoiqu'il en soit de tous ces cas de figure, une détonation devient potentiellement génératrice de sujet lorsqu'elle est dépassée par son propre mouvement, et que l'individu entre en phase d'atonalité, d'une brèche qui traverse tout acte de tonalisation et lui fait goûter à la matière première de son œuvre.

Si je m'exprime maintenant plus spécifiquement sur le sujet et sur l'individu, si je commence à dessiner une *typologie* qui prenne acte du présent exercice, il m'est facile de mettre en garde contre l'abus qui pourrait en être fait, mais pour le reste, je ne peux rien à la potentielle imbécillité de mon lecteur. Une typologie devient néfaste, c'est-à-dire mène à un appauvrissement de la vie, dès le moment où sont fixées des qualités abstraites sur chacun des types, et dès le moment où l'on projette ces types unilatéralement sur des êtres concrets, à des fins de suture politique. Une telle attitude est tant digne de l'individu et parfois aussi du sujet qu'il est justifié d'en faire cas ici. Et de s'en démarquer. Comme le disent Deleuze et Guattari au début du chapitre *De la ritournelle*, les types dont je parle sont des aspects sur une même chose, ils ne sont pas dans une succession stricte, des moments entièrement distincts, ils ne sont surtout pas des catégories, ni non plus les échelons d'une évolution vers un mieux, encore moins des degrés sur une unique verticale. Dans un même être humain, « individu », « sujet », et les autres types que je développerai plus loin, sont tous actifs, mais à de plus ou moins fortes densités et dans des rapports de vitesse qui diffèrent, dans des vertébrations immanentes et transcendantes *qui diffèrent*.

Qu'un devenir-individu fasse bloc d'un être humain avec la situation, n'empêche pas sa possible rencontre avec le hasard souverain, ni le fait qu'il puisse connaître certains éclairs créateurs, bien que ses forces puissent s'en trouver complètement annihilées s'il n'y est pas préparé. Et que le sujet ait vécu une confrontation à un multiple circonscrit, qui dépasse néanmoins largement celui de la situation, ne fait pas de lui pour autant un type à part, puisque le sujet ne cesse de mettre en place des procédures de vérité qui ont tendance à se reformer en segmentarités individualisantes.

On l'aura compris, ce qui caractérise l'individu est bien sa tenue comme unité indivisible, comme atome d'être, chose qui nous serait inconnue aujourd'hui sans les siècles de christianisme que l'Occident a enduré. C'est la vieille idée de l'âme personnelle qui, dans l'individu, dans le peuple de Dieu, a posé pour nous le jalon le plus fort de l'être humain un-et-responsable de ses actes. Evidemment, « l'existentialisme est un humanisme », évidemment aussi, comme le dit Foucault, il n'y a d'Homme, et partant, d'humanisme, que depuis assez peu de temps, en fait, depuis ce temps où des êtres humains ont commencé à sortir du christianisme, sans prendre garde à la sédimentation qui s'était opérée et qu'ils ont prise – à des fins d'assimilation – pour leur « véritable » nature. A ce titre, le type de l'individu vit toujours sur le mode du leurre, de la virtualité : « et si... ». Mais lui-même est l'assoiffé, et n'a que le désir de s'épancher à la source d'un « cela est ». Pour autant ce n'est jamais lui qui choisit sa source : au contraire une

indécision, une incapacité à trancher, une friabilité de ses composantes qui le mènent toujours, pour sa survie, à se poser en unité atomique, sont les symptômes d'une réactivité aux tonalisations les plus diverses, menant à des effectuations aussi distantes les unes des autres que le christianisme, le néonazisme, le troupeau de la société du spectacle ou les tribus du mouvement New Age. Laissé à lui-même comme c'est soi-disant le cas aujourd'hui, l'humain individuel développe une capacité à la greffe qui n'a d'équivalent que sa capacité à s'amputer. Tel morceau de trame-pensée qui lui convient, tel ton posé avec tel autre, religions, politiques, « spiritualités », sciences et littératures, ces éléments tramés avec du vécu, autour de la tonalité plus ou moins consciente que tout est dans tout, tonalité de l'Un malgré tout, de l'Un-tout-fixe et éternel, dont la réalité a toujours été pour l'individu le plus puissant fantôme. D'une espèce qui compterait moins de membres, l'on pourrait sans doute attendre une plus large densité de devenirs-sujet, mais de même que chez les fourmis, la quantité des membres semble produire une indifférenciation relative nécessaire à la cohésion du type — nécessité physiopolitique —, indifférenciation couplée à l'auto-confirmation de soi comme faisant partie du nombre des « élus », ensemble d'exclusion où l'humain n'habite pas le corps de son devenir-un-ensemble actuel, mais est habité par l'ensemble d'exclusion qui le constitue par défaut. L'injonction « croissez et multipliez » n'est valable que dans un monothéisme qui peut assurer pour tous un seul ciel et un même désert. C'est ainsi que l'individualisme dont on aurait si fort à se plaindre de nos jours ne découlerait pas d'autre chose que d'une perte de ce Un-seul, qui est pourtant au principe même dudit individualisme. Et toujours ce viol des femmes par des collectifs clos, plus ou moins largement consommés, mène à l'annihilation des types de plus de force, à la fois plus complexes et plus fragiles, à commencer par la destruction de celles que ce fonctionnement empêche d'éclore de par cette exploitation même.

L'individu comme type n'est cependant pas apparu avec le christianisme, je ne saurais d'ailleurs ni quand ni à quoi le faire remonter, étant donné qu'il s'agit d'une tonalité et non d'une trame. Rien ne servirait ici de vouloir chercher la « vérité » historique d'un type : bien plutôt saisir la réalité à travers son concept et la réalité produite dudit concept. Le type de l'individu n'est donc pas attaché à une seule trame, bien que toutes les trames auxquelles ce type s'affilie doivent, sous un certain aspect, comporter la dimension du un-et-indivisible, mis en valeur par une valorisation suprême de l'Un-seul. Autant de morales, d'éthiques spécifiques, de valorisations circonstanciées, sont pour lui des abris et des garants de liberté, l'individu étant un type de l'adaptation, dominé par l'instinct de conservation. Mais il n'a pas les ressources pour se faire face dans l'atonal et se construire par cette rencontre, il n'a pas cette force qui caractérise le sujet, de se surmonter face à la brèche, et se trouve donc dans une attente perpétuelle de trames déjà établies, ou à venir mais qu'il est incapable de tenter. De ce fait l'individu a tendance à considérer toutes les transcendances dans lesquelles il est pris comme lui étant inhérentes, capitulant d'avance face à tous les actes de domination qui s'effectuent à travers lui. Dans l'absence de distance où il gigote, « la vie » se donne comme un environnement immédiat, utilisable, qui biaise toute communication en dialogue de soi-même à soi. A ce titre, tous les moralismes sont des individualismes, parce qu'ils posent des conduites qui doivent être présupposées comme existant de manière innée chez l'autre pour que la communication puisse avoir lieu ; et s'ils ne le sont pas, c'est l'autre devenu une instance du mal qui en supportera les conséquences, comme on le voit dans les guerres, ou dans les salons de thé.

Si le type du sujet est également porté à se considérer comme une unité, la différence est en ce qu'il n'est pas dans l'un et indivisible, mais dans l'un parmi d'autres, ce qui a pour

effet de débloquent, et pas seulement dans l'îlot de la « conscience », l'un-fixe dans le mouvement du devenir-un-ensemble d'un multiple circonscrit. Pourtant ce multiple circonscrit est ramené par le sujet autour d'un Un-seul, dessin d'une unique ligne de fuite, le sujet mono-orienté sur la réponse qu'il a été à même de donner à la brèche rencontrée, et c'est là sa limite. On voit que je ne prends pas le sujet dans une ontologie comme le fait Badiou ; à vrai dire, je ne vois pas l'avantage d'un tel geste, tant est que le geste proprement philosophique serait de dire : voilà la réalité, et voilà comment on peut la prendre. Dans sa capacité à considérer l'autre comme réel, c'est-à-dire à l'envisager non seulement dans son économie propre, mais dans le devenir-autre que ce réel lui propose, le sujet se développe. La brèche est irruption du multiple dans l'un stabilisé et stabilisant de la situation, et en tant que tel, elle est un danger, et met en demeure la multiplicité-forme qui la rencontre de lui offrir une résistance, ou bien alors la carapace, interne et projetée, fusionnelle lente ou abstraite de la situation. Je disais plus haut que la détonation des générations pouvait se combiner avec l'atonation — cette déconsistance, ce vide propre à l'événement, et plutôt à l'irruption qui devient événement au travers d'un devenir-sujet, déconsistance qui s'oppose à la consistance de la situation, et dans mon langage, une brèche dans toute tonalisation, une distance, un inter-trame qui ouvre sur le chaos, bouche béante qui parle certes le langage de la folie, ce « déjà-là de la mort » comme le dit Foucault, folie suggérée dans le toujours-entraîne-de-devenir-autre du concept de matière fantôme — de manière à créer dans la crise une extension à l'absurde, raison pour laquelle l'instance d'ordre de la situation réprime les crises psychiques comme elle réprime les révoltes des minorités. Cependant une brèche peut intervenir plus tôt, n'importe quand, au travers d'une action subie, domination par un tiers, ou par soi d'une force inconnue jusqu'alors, deux vecteurs qui tendent à devenir communiquant face à la brèche, tant c'est une nouvelle conjugaison des forces qui peut seule permettre à la multiplicité-forme de s'y surmonter, si la complexion relative du moment le permet.

Si l'on ne naît pas individu ou sujet, si c'est bien plutôt qu'on est comme cooptés par les devenirs de ces formes, cela ne doit pas nous voiler le fait que, si ni la « volonté » ni le « hasard » ne sont seuls en cause dans un devenir-sujet, ils y participent bel et bien. Il nous faut voir comment une multiplicité-forme donnée, dans l'inertie de sa complexion, n'est pas tenue séparée du reste du monde, sans être non plus par lui investie dans toutes ses cellules. Une multiplicité-forme est en tant que trame-en-acte un devenir-un-ensemble à la fois poreux et résonant, d'où son autonomie, en sa singulière relativité.

La *porosité* décrit la pénétration potentielle dont telle trame peut être l'objet, tant toutes les multiplicités-forme souffrent et transpirent à raison de leur complexion propre, limitée et perméable jusqu'à la réactivité directe, l'individu type fuyant toujours sa responsabilité en en faisant la responsabilité instanciée en lui du collectif.

La *résonance* quant à elle décrit les saillances d'une trame, ces appels lancés à travers le multiple pur, ces pointes qui sont à son économie des paroxysmes dans l'adéquation de ses composantes, quand la temporalité flue soudain à l'infini de son devenir. Si de tels indices nous indiqueraient pour l'individu-type une porosité inconsciente jusqu'à la réactivité, directement infusée de la situation, ainsi qu'une résonance presque nulle, commutée qu'elle est sur la résonance propre de la situation, et pour le sujet une porosité qui est prise dans le retour sur soi propre au vécu de l'événement et une résonance dirigée dans l'invention propre à cette rencontre, il convient de ne pas perdre de vue le fait que les multiplicités-forme qui vivent l'un et l'autre aspect n'y sont jamais entièrement réductibles. Les enfants, en particulier, participent des deux ; sans être solidifiés dans l'une et sans avoir

acquis la fidélité à l'autre, ils ne cessent de revêtir ces aspects dans le jeu de leur développement. Si l'enfant est poreux à l'extrême, mais également résonant à l'extrême, du fait que sa temporalité ne s'est pas encore stabilisée, que des vitesses et des mondes le traversent qu'il n'a pas encore régularisé dans une économie de ses propres forces, il peut se trouver dans une porosité et une résonance presque nulles suivant les moments. La civilisation occidentale avait jusqu'à il y a peu tendance à ravalier l'enfance dans le faisceau d'exigence de l'âge adulte, et les changements intervenus à cet égard à la fin du 20^e siècle, quand l'enfant a été laissé d'un seul coup bien plus maître de ses comportements qu'il ne l'avait été pendant des siècles, n'a pas produit le devenir-sujet escompté en raison de ce qu'aucun espace de respiration n'a alors été ouvert à ce type d'enfance, lequel s'est trouvé investi dans toute sa porosité, et sa résonance détournée dans les circuits de la situation. Il n'y a dès lors pas à s'étonner que les détonations de ces générations se fassent aujourd'hui avec la violence de celui qui se sent condamné à l'asphyxie. Une certaine acculturation est nécessaire, qui est un espace d'accueil pour l'enfant, un espace de respiration stabilisé, avec sa temporalité propre ; un espace qui a à devenir-un-ensemble avec le devenir propre de l'enfant, en évitant les deux pièges de la soumission à l'enfant, qui fait entrer dans la domination de l'enfant sur la famille, et de la soumission de l'enfant qui fait dériver toute les résonances de l'enfant dans les circuits fermés de la famille.

Il y a, pour l'advenir d'une brèche, certaines conditions particulièrement favorables, et ce étant donné qu'il n'y a jamais d'événement en soi, mais seulement des brèches au hasard (qui en vérité ne cessent de se produire) et la possibilité que ces dernières soient reçues comme telles, soient interprétées comme événements, ce qui demande d'une certaine porosité et d'une certaine résonance, dans un rapport qui ne soit déjà plus celui de l'individu et pas encore celui du sujet. A ce titre je parlerais d'un devenir-sujet et d'un devenir-individu, pour parler de mouvements qui, ainsi nommés, sont toujours à tenir en équilibre sur le fil de l'en-acte. J'aurai l'occasion d'y revenir plus loin, mais j'aime à bien marquer l'acte de pouvoir qu'est l'acte de nommer. Si tout acte est dans une lutte, l'acte de nommer est une tentative pour s'approprier un devenir de multiplicités ; et il y a certains mots dont on ne sait bientôt plus qui apprivoise l'autre, de celui qui est dit et de celui qui le dit... Ce n'est pas l'opposition entre réalisme et nominalisme, c'est l'intime cohérence des deux, le nom comme désignant la chose même et le nom comme ne désignant l'universalité de la chose que par la multiplicité-forme qui nomme, avec cette nuance que n'importe quelle chose n'est jamais prise dans une seule transcendance mais dans le multiple pur des interprétations-en-acte qui la forment et en sont formées à leur mesure dans la lutte des puissances. C'est qu'il y a aussi une union des deux qui verse dans l'abstraction : lorsque le réalisme devient le garant d'une même loi pour tous et le nominalisme d'une égalité de tous devant la loi. La création de distance est ici encore l'agir indispensable, du moins pour le devenir-sujet. Car l'individu, comme dans la cybernétique de Wiener, doit *craindre* quant à lui cet éloignement de chaque particule de l'univers.

6

Le sujet et l'histoire

Si je reprends la *ritournelle* de Deleuze et Guattari, le sujet combine d'abord en les faisant se chevaucher ces trois aspects en trois moments successifs : traversée du chaos pour trouver un premier bout de terre, constitution d'un chez soi, sortie hors de la

demeure dans des prises de risque ouvertes du côté de la fidélité. Le processus peut s'effectuer de manière très lente, évaluation des éléments, mise en place des lignes qui relient ces éléments au seuil de la demeure, ouverture de la ligne de fuite de la fidélité, qui part de la brèche devenue événement et se perd dans la nuit des temps, tout un exercice de transformation de soi et de son rapport à un monde qui apparaît, dans un réveil approximatif du vivant à sa réalité de multiplicité-forme. Mais il se peut aussi que le réveil soit extrêmement brutal : lorsqu'on rencontre un abîme et qu'un sujet se crée presque d'emblée, bien qu'il s'épuise quelque chose dans cet effort énorme et soudain d'altération. Il n'en apparaît que d'autant mieux que l'on ne survit à la brèche que par un devenir-intense. Cependant, même dans ce cas-là, l'effort de la construction patiente de soi est nécessaire à la vie du sujet, et, sans accès à des tonalisations différentes de celles de la situation ébréchée, une telle opération relève de l'exception.

Quoiqu'il en soit, c'est le second des trois aspects de la ritournelle, celui de la fondation, qui est pour le sujet le plus valorisé chez Badiou. Il parle d'une *fondation* qui se fait sur le vide de l'événement, et n'est-ce pas ce vide qui donne à la fois toute sa pertinence, chaotique et féconde, à une trame-sujet, et la nécessité d'un devenir-trame entre-tenu de la multiplicité-forme qui s'y trouve confrontée ? Ainsi, de manière inversement proportionnelle, le sujet est-il d'un côté menacé par l'individualisme, de l'autre par la perte du visage. Les procédures de vérité propre à l'effectuation du sujet sont des tentatives pour circonscrire le multiple, pour ne pas être dévoré par lui, écartelé sur la double roue de l'infini. Mais ces procédures, si elles ne sont pas tenues en fidélité au vide fondateur, si elles ne sont pas comme alors co-créatrices de l'événement, se referment sur la multiplicité-forme et, lui devenant inhérentes, absoutes de toute la distance obtenue dans la brèche, reforment un individu, qui pour être d'une autre trame que celle de la situation vis-à-vis de laquelle le sujet se tenait ouvert en position de fidélité, n'en vit pas moins d'une tonalité de l'Un-seul et y rabat ses réactions.

Le sujet, toujours dans une résistance, d'un côté à la cristallisation et de l'autre à la liquéfaction de ses procédures génétiques, a été dans cette tension l'une des lignes de heurts les plus grisantes du 20^e siècle. Badiou l'analyse dans son livre *Le siècle* : le désir qui y avait poussé du 19^e, ce désir d'un « homme nouveau », parlait sans doute d'une invention ou d'une réinvention de l'humain, dont le concept de sujet chez Badiou porte la marque. En ceci, ce dernier est bien un penseur du 20^e siècle ; en ceci aussi le sujet est-il bien un artefact du singulier, la figure du un-parmi-les-autres comme nécessaire pour sortir des modalités de l'Un-fixe sans laisser trop tôt tomber l'habit de ce type d'organisation.

Le fascisme, avec la présence d'une tonalisation individualisante forte, exaspérée par la valorisation suprême d'un Un-seul, s'est fait négation par cette ligne dure, réitérée en puissance de mort en chacune des destructions qu'il a perpétré, cette ligne par trop commune à toutes les trames individualisantes. Et plus loin, face aux camps de concentration, face à une armée et à un peuple endoctrinés, la réaction qui prit corps dans les jugements de Nuremberg initialise toute une période de devenir-sujet dans lequel on chercha à désamorcer les tonalisations individualisantes et assujettissantes de la trame-fusion nazie. Je dis désamorcer et non écarter ou détruire, tant ce n'est que par un changement du niveau de la tonalité que l'on fit face au danger : du niveau de la race à celui de l'espèce. Cet avènement de l'Homme qui suivit la fin de la Seconde Guerre mondiale proposait un devenir-sujet, en fidélité au vide de l'événement des horreurs de la guerre, des « révélations » symbolisées par Auschwitz et Hiroshima, devenir-sujet encadré par l'invention de toute une série d'organisations visant la poursuite de cette fidélité. Le

sujet n'est pas cependant le dernier mot de l'Histoire. Mais s'il nous faut aller plus loin, je propose pour l'heure de poursuivre cette analyse des temps récents, laquelle nous permettra de mieux saisir les conditions d'émergence de l'un ou l'autre futur.

Ceux qui partagèrent la tonalisation des Alliés interprétèrent, se réinventèrent en faisant passer l'autre sous le joug, tout comme faisaient les Romains des dieux des cités par eux conquises, les « invitant » à venir prendre place dans le panthéon de Rome, et versant par là le pouvoir de valorisation des peuples soumis dans les circuits propres de l'Empire. Le nazisme intégré est ainsi devenu le miroir grossissant de l'humanité de l'Homme, dont on s'est remis, dès les premiers signes de faiblesse, à annoncer le règne prochain, manifesté par sa domination destructrice des écosystèmes planétaires. De là plusieurs choses : premièrement, il s'agit de voir comment cette pseudo-fidélité a aussi bien été mise en place pour contrer le communisme russe, qui avait lui aussi posé une tonalité de l'Un-seul sur le vide de la Révolution d'octobre, et qui se trouvait doublé dans son événementialité par les énormes sacrifices de l'armée rouge contre les armées du troisième Reich ; deuxièmement, comment la cristallisation du devenir-sujet de l'Homme en machine individualisante amena l'hypocrisie naturelle aux configurations de l'Un-seul à se manifester avec une verve peut-être jamais vue jusqu'alors, qui fut dès les années 1950 dénoncée par les mouvements anti-humanistes ; troisièmement, que cette tonalisation hypocrite au niveau de l'espèce amena non seulement à un regain momentané du colonialisme, en tant qu'on s'était arrogé le droit de délimiter ce qu'était l'Homme et ce qui ne l'était pas, mais également à des inventions techniques dans l'exploitation de l'humain par l'humain, sa réduction au quantitatif et sa scientification statistique.

Ces trois aspects, nous les retrouvons dans les mouvements sociaux des années 1960-70 : rassemblés dans une révolte contre l'Un-seul, révolte qui prend les traits d'un nihilisme actif qui se détruit avec ce qu'il cherche à détruire. Dans le slogan « il est interdit d'interdire », la seule loi étant qu'il ne doit pas exister de lois, c'est en effet un renversement de l'Un-seul en néantisation de lui-même qui est accompli. Cela ne s'est donc pas fait de l'extérieur : c'est de l'intérieur que l'Homme a été phagocyté, versé dans le multiple de sa déconsistance. Dans un premier temps réprimés en tant que détonation par la situation, ces mouvements ont été, c'est le corollaire le plus commun de ce type d'action, absorbés par elle. Cette absorption a donné lieu à un accroissement de la porosité, toutes formes de « barbaries » naissant dès lors à l'intérieur de la trame dominante, et cette dernière tenant en elle, sous le regard de l'Homme et sous sa justification par la mise en abîme qui venait d'avoir lieu, les tendances les plus opposées ; porosité qui ne cessa de s'accroître et ne laissa voir son visage qu'après la chute du mur de Berlin. On avait tiré profit du devenir-sujet typique issu des mouvements pour les droits, mais le fait que n'exista plus dès lors un dualisme propre à maintenir une valorisation individualisante de l'Homme, qui puisse également servir de frontière et de justification à la société occidentale, et que se dévoilaient à nouveau, dans l'Espèce, des trames des plus diverses et qui ne respectaient pas les prémices humanistes, amena à un repli sur l'identité, une montée en force de valorisations de l'Un-seul, tant on se trouvait confronté à l'*en-acte* de l'humain multiple et plus seulement à son abstraction, pour débordante d'affects qu'elle ait pu être. Si le 20^e siècle aura été un siècle de bataille contre l'Un-seul, une prise de distance avec ce type de valorisation, on voit que cet Un-seul y aura été en même temps des plus nécessaires en tant que fixatif dans une période de croissance.

Avec la mondialisation, les dangers de suture ne manquent pas, je veux dire cette façon de faire converger les tonalités vers l'Un-seul. Tant que le sujet tiendra les rênes de la

politique, que nous verrons des sujets, par définition suturant, se taper les uns sur les autres de gauche à droite et de droite à gauche, nous ne verrons advenir qu'une politique court-termiste aux échafaudages fragiles. La tension dans laquelle les multinationales, les gouvernements et les instances de l'ordre moral tiennent la vie politique est tout autant à remobiliser, tant elle justifie ce fonctionnement clos sur lui-même : vous êtes sujet par une brèche dans la tonalité chrétienne, ou par une brèche dans la tonalité du tout-commercial, mais l'une l'autre se relancent mutuellement. Le sujet se rencontre ainsi dans toutes sortes de discours sur « l'authentique » ou sur « la croissance », mais l'authentique est seulement le nom que porte une autre forme d'exploitation, et la croissance le nom que porte une autre forme de suture. Retour à la nature ? Mais il n'y a pas de vérité dans la nature, la « vérité » n'étant qu'un mode de la constitution du sujet si elle est dans une tension d'ouverture, un mode de l'individu si elle est dans une in-tension stasifiée. L'opposition tout à fait factice entre nature et technique est aujourd'hui utilisée pour tenir les rênes du développement technique d'une part, et y suturer les devenirs-humain d'autre part, et c'est aussi que le néo-humanisme divertit la puissance technicienne dans ses circuits.

Quelles sont les conséquences d'une saturation de la technique à une tonalité de l'Un-seul, en l'occurrence celle de l'Homme en tant qu'espèce ordonnée ? L'exemple de l'ordinateur est éclairant à cet égard : l'ordinateur domestique, « personnel ». Voilà une bête qui ne miaule pas, ne demande qu'un peu d'électricité et d'entretien, en retour de quoi il sert d'esclave, et comme l'esclave prend les traits de caractères superficiels de son maître, tandis que les techno-prêtres y entre-posent les unes après les autres des situations et des modes d'organisation du tramage social (un des aspects de ce que Foucault et Deleuze ont nommé *société de contrôle*). L'appauvrissement va plus loin dans ce que, de plus en plus, on parle de l'être humain en utilisant des métaphores tirées de la technique, ce qui tend à faire de l'humain l'égal de l'esclave qu'il utilise. À cet égard, et renvoyant à la discussion sur l'égalitarisme du chapitre 1, on a sans doute mal compris le livre de Philip K. Dick, *Do Androids Dream of Electric Sheep* (1968) : ce n'est pas que les répliquants deviennent comme les humains, et acquerraient dès lors des droits et une dignité, mais à l'inverse que les humains deviennent comme les répliquants, c'est-à-dire des êtres dont les droits et la dignité sont livrés avec leur mode d'emploi. Comme dit plus haut, il y a dans cette tentation de devenir le créateur de soi-même un ralentissement de la fusion qui tend à l'abstraction la plus totale. Pourtant, si l'humanité actuelle s'entend à bercer sa base dans de telles simplifications, il ne faut pas manquer de percevoir le double-tranchant de cette berceuse, qui mène d'un autre côté à libérer l'humain de l'Homme.

La production cinématographique est, depuis son invention, l'un des domaines les plus fertiles en technologies (c'est-à-dire en discours sur la technique). De *Metropolis* à *Matrix*, de *Les Temps Modernes* à *Terminator*, il y existe une première tendance qui consiste à considérer la technique comme un moyen de mettre l'humanité en esclavage sous la houlette d'une caste de privilégiés, de l'écraser dans une structure tentaculaire qui loue et réprimande, fantasme du techno-prêtre et du techno-gouvernement, jusqu'à la simple suppression ou à la consommation de l'humain comme combustible, esclave en tant qu'espèce, prolétarisé jusqu'à devenir un aliment dans *Soleil vert*, ou débouchant par exemple dans *Matrix* sur la résolution eschatologique d'angoisses typiquement chrétiennes. Une autre tendance montre la technique comme instrument prométhéen, jouant sur la fluctuation entre maîtrise et perte de contrôle, couplée sur celle à beaucoup plus large spectre de toutes les utilisations morales/immorales qui peuvent en être faites. Il n'existe que peu de films qui parviennent à conjuguer les deux aspects, celui de la maîtrise

de la machine qui, en tant qu'extension de la puissance humaine, peut être créatrice, et celui de l'angoisse devant l'inconnu, l'immoralité, la complexité, et surtout devant cette échec de la volonté humaine de devenir son propre créateur, *deus ex machina* que les machines de son invention parviennent fantasmatiquement mieux qu'elle à obtenir.

7 Le véhicule

L'une des exceptions à ce constat c'est *Ghost in the Shell*. Reprenant le *corps sans organes* d'Antonin Artaud et le *Théâtre de marionnettes* de Heinrich Von Kleist au travers de corps technicisés et du piratage des « pantins » ainsi constitués, le film développe face à cette absentisation du centre de gravité la trame-pensée d'un réel-fictif, d'un lieu où la pensée est susceptible d'être prise comme en-acte, sans qu'il n'y ait plus de corps biologique auquel la rattacher. La perte du visage. Quoi de plus effrayant pour un sujet, et pour tout « être humain » ? La perte de tout ce qui nous fonde comme une personnalité à part, indépendante et libre, construite au gré de ses expériences. Le sujet dilué dans le troupeau des individus, devenu un matricule ou un code-barre, le système de contrôle social, les supermarchés, et le sujet écartelé dans un trop de hasard, dans cette souveraineté qui nous suspend entre les six parois d'un cube de miroirs le reflétant à l'infini. Que peut-il rester, si je m'avance par-delà ma construction de sujet, par-delà la trame-pensée que j'ai construite, organisée, que j'ai fait fusionner avec précaution à mon devenir, jusque dans mes actes et la perception que j'ai de moi-même, c'est-à-dire jusqu'à ma propre conscience ? La réponse est tranchante : ce qui restera, au même titre que l'extension corporelle que j'aurais donné à mon corps, du pacemaker à la prothèse, du corps bionique au cerveau boosté, *c'est ce que j'en fais*.

La mise en relief, l'idéalisation de tous les mouvements qui s'agitent dans ma mémoire, de tous mes affects, de toutes les pensées qui ont pu naître en moi, la construction, pour part accomplie au travers de mon devenir-sujet, d'une trame-pensée qui m'est particulière, qui est le réceptacle de tout ce que j'ai été en tant qu'enfant, en tant que sœur, fils, etc. en tant qu'amant, amie, ennemi, collègue, etc. de mes lignes de fidélité, de la terre habitable que j'ai été, est à vif dans la construction de ce que j'appellerai ici — en référence au film évoqué plus haut — un *ghost*. Le fantôme est un double de soi, qui n'est d'abord pas soi, mais qu'on investit comme un véhicule, comme une clé dont le monde est devenu la porte. Et pour être idéalisé, il comporte toutes les zones d'ombre de ma vie, *surtout* les zones d'ombre, la douleur et la profondeur d'une âme en tant que matière-mémoire de mon devenir-un-ensemble. Comment cela peut-il être accompli ? Comment la psyché humaine peut-elle *produire* quelque chose, elle qu'on a pris l'habitude de considérer comme un produit, une résultante, un effet et non une cause ?

Avant toute chose, il faut faire remarquer que cette manière d'arrêter la prolifération de la psyché à un point donné est aussi une construction. La mémoire est une construction et elle n'est dans une vérité relative quant à la re-présentation du passé seulement lorsqu'une fidélité lui est appliquée en tant que mémoire. Elle est déformation, éclipse, froissement des volontés qui s'agitent en chacune et chacun, du dedans et du dehors. L'individu est peut-être le produit de sa mémoire, sans tonalisation spécifique en propre — que sera par exemple la fidélité à un événement qui exerce un pouvoir formateur sur la mémoire, propre à bâtir la demeure du sujet —, mais la mémoire de l'individu est modifiée non par ce processus de soi au monde et du monde à soi qu'est un devenir-sujet, mais par

celui que rend possible sa porosité et sa résonance, l'impression par une trame de toute une série de tonalisations qui reforment, voilent et orientent la mémoire de l'individu. A ce titre, la psychologie avait reçu au 20^e siècle toute sa valeur de ce qu'elle est travail sur la mémoire. Les instruments de traduction des archétypes dont nos racines traversent les épaisseurs sédimentées se révèlent profitables à l'émergence de devenir-sujet. Mais je n'oublie pas le revers de la médaille, la psychologie devenant captatrice dès le moment qu'elle trame le sujet lui-même, lorsqu'elle opère la fusion sur le monde d'une trame préconstruite (l'Œdipe freudien, mais aussi les archétypes jungien dans leur universalité structuraliste), d'un calque de trame que l'on projette sur tout (cf. la décalcomanie dans *Mille Plateaux*), d'une trame-fusion, dans mon langage, en perte de vitesse, tant dans son actualité que dans son effectuation. Or s'il s'agit pour le sujet de suspendre le plus possible de trames-pensée au bénéfice de son propre devenir-trame, il s'agit pour le type du personnage que je vais développer dans le chapitre suivant de suspendre également son devenir-sujet et son tramage de fidélités, afin de mobiliser son ghost.

Mais pour cela, il faut déjà se sortir de la manie qui consiste à penser séparément ce qui produit et ce qui est produit. C'est la vieille question de la cause et de l'effet, mais l'humain y trouve de telles facilités pour asseoir son pouvoir qu'il n'est pas prêt semble-t-il de la laisser décanter. Si je suis cause, en bousculant une commode, du vase qui tombe, le vase qui tombe serait l'effet produit par mon action, et de même, si mes parents m'ont engendré ils sont la cause et je suis l'effet, ils sont l'actif qui produit et je suis le passif de ce qui est produit. Qui pourra soutenir en effet, sans avoir recours à la religion, qu'il a choisi de naître ? Or, l'être humain, comme le dit Artaud, « aurait très bien pu ne pas chier », il aurait très bien pu ne pas faire de ses œuvres des autres lui-même, ne pas faire de lui-même un néant fixe devant l'être de la Création. Je n'utilise d'ailleurs pas ici le mot « création » dans le sens religieux, mais dans celui qui le fait revenir à la même racine que le verbe croître. Et je n'ai pas plus besoin d'un démiurge pour œuvrer la matière : ce qui est produit est dans ce qui produit, et ce qui produit est dans ce qui est produit, de manière que tout coexiste substantiellement dans le flux du devenir. Spinoza faisait en son temps de Dieu une cause immanente mais non transitive, Dieu n'étant pas le producteur de ses modes, mais ces modes eux-mêmes, si bien qu'il n'y a jamais antériorité de Dieu par rapport à la Création, comme c'était le cas chez Descartes, où Dieu cause de soi se trouvait être sa cause en s'antéposant sans cesse à lui-même. Ce qui se trouvait avant moi, mes parents, s'ils veulent exercer un pouvoir sur moi, ont intérêt à m'interpréter comme l'effet passif de leur activité, et à l'inverse, si je veux prendre le pouvoir que j'ai en propre, en tant que multiplicité-forme, en tant qu'interprétation-en-acte, j'ai *intérêt* à m'interpréter comme cause active, à même de produire d'autres multiplicités-forme, cependant que dans de telles interprétations, moi ou mes parents nous antéposons nous-mêmes à chaque fois en notre propre fondement, oubliant que nous sommes non seulement producteurs mais produits, et que nos produits se trouvent être producteurs au même titre que ce qui nous a produit était lui-même produit. Et donc, en ce qui concerne la mobilisation d'un ghost, non seulement n'est-il pas créé à partir de rien, mais en tant que produit il est lui-même production, de même que n'importe quel topinambour est production, sans avoir besoin pour cela d'être envisagé par quelqu'un qui saurait comment le cuisiner.

Une dernière remarque à ce propos. « Les livres sont des tombes » écrivait Antonin Artaud, « à enfin soulever ». Les droits d'auteur, les brevets, les licences, les héritages, relèvent de cette préoccupation de l'humain d'être reconnu pour la cause active de productions passives, et montre sa faiblesse quant à l'acte qui consiste à se détacher

d'elles, à se donner. Une œuvre n'est entière que par le don en elle de son créateur, cette sorte de don qui est une puissante expression du devenir, une extase inarrêtée. L'humanité a mis un copyright sur elle-même, et c'est bien l'Homme, dès lors, qu'il faut se décider « à émasculer », afin qu'une autre relation de production devienne possible.

8

Typologie B : le personnage

Nous passons avec le type du *personnage* de l'autre côté de l'inversion du Un-seul, nous entrons dans la traversée du nihilisme qu'est cette inversion. Cette position du personnage comme étant un être du passage lui donne sa tonalité ambiguë, imprévisible, forcément dérangement et même comme démente du point de vue de la situation. Et s'il vient après, en raison de conditions socio-historiques, il n'est pas pour cela en quoique ce soit moralement supérieur aux types précédents. Pour lui, il ne s'agit plus qu'à moitié de faire fusionner une interprétation-pensée avec l'interprétation-en-acte qu'il est, car pour l'autre moitié, c'est de faire fusionner l'interprétation-en-acte qu'il n'est pas encore avec l'interprétation-pensée-en-acte qu'il est dont il s'agit. D'où le ghost, qui, propulsé dans des interprétations-pensée distinctes, est ce avec quoi il s'agira pour le personnage de faire fusionner des réels toujours plus lointains, de son corps en premier lieu à son entourage, selon la force qu'il parviendra à dégager de la distance ouverte de par lui.

Le personnage est d'une porosité faible, et d'une résonance très poussée. Je n'entends pas seulement par là que le personnage est peu influençable, mais qu'il a une tendance typique à se refuser à tout type de domination, et à n'accepter, non sans une lutte de chaque instant, que celles qui sont nécessaires à son déploiement. Cependant il n'est pas plus « séparé » du sujet que ce dernier ne l'est de l'individu, et s'il lui prend de ralentir la trame fusion inversée qu'il tient ouverte, s'il se laisse glisser dans cette lenteur, il peut sans autre redevenir sujet, que ce soit en en portant le masque, la trame-fusion inversée, ou en se versant lui-même dans cette trame-fusion, c'est-à-dire en reversant également son ghost dans un vécu. Ce dernier aspect met le personnage dans un danger relatif à une perte de sa résonance, car l'offrant aux influences par la porosité accrue du sujet il y a risque qu'il se fasse inonder par ce tramage du vécu. Une telle inondation menace le ghost, lequel doit être reformé après toute immersion. Quant à la résonance poussée dont le personnage fait état, c'est sa capacité à entrer dans une trame et à l'inverser, la rendant ainsi apte à appeler le monde pour que ce dernier y fasse sa demeure, à l'y contraindre en vertu d'une souplesse dans la tension, qui y est déterminante.

Le personnage est donc le vivant du masque véridique, il ne cesse de passer, d'être dans le passage d'une trame à l'autre, d'une tension à l'autre, inter-trame, inter-ton, ou comme le dit Shastar : « tout ce qui existe n'est autre qu'une échappée momentanée dans une existence spatio-temporelle », et nous retrouvons ici le voyageur, le navigateur, que sa barque soit le *principium individuationis* de Schopenhauer, la cabane de la morale provisoire de Descartes, ou encore chez Pascal : « il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu par l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra pas ». C'est à chaque fois un concept de stase qui permet chez ces penseurs la traversée du chaos, qui fait une coupe du chaos dirait Deleuze, parce que la traversée trace une dimension particulière à travers les flots furieux du devenir. Pour passer de masques en masques, se déployer avec la vérité qui se

déploie en chaque vague, le personnage utilise un corps-concept, une barque de stase qui lui permet de naviguer dans la matière-fantôme.

La distance ouverte par le personnage, ce n'est plus comme chez le sujet un espace habitable entre un α et un ω , entre une naissance, ou une renaissance, et la mort, qui est mort simplement parce que mourir est inévitable. Le personnage tient ouvert une distance entre des ω et des α , toujours sur le devers des trames, dans l'entre-deux d'une mort et d'une naissance, où la mort devient la condition première de la vie, du toujours-entraîn-de-devenir-autre de la vie. Le concept de matière-fantôme est au personnage sensible, puisque ce concept, tenu séparé du monde sans être séparé de sa propre réalité, permet en pensée et en acte ce passage dans l'inter-trame, fait figure de trame d'Ariane, parce qu'il est devenu l'en-acte qui le porte dans le devenir. À ce point que le personnage n'est plus dans une inhérence stricte à sa complexion : parce qu'il traverse les parois du labyrinthe, change de disposition en vertu des Minotaures qu'il rencontre, il est toujours meurtre de Thésée (ce Thésée qui abandonne Ariane pour devenir le fondateur d'une-seule-Athènes) : le personnage le brise en devenant-un-ensemble de lui-même et du monstre, quand le héros se sert du monstre comme d'un miroir d'exclusion.

Le personnage est donc l'aboutissement d'un premier cycle ternaire dont il est l'instance éveillée, schizoïdie active. C'est-à-dire qu'il ne s'adonne pas au jeu des oppositions binaires, l'un ou l'autre chez l'individu, l'un avec l'autre chez le sujet, mais qu'il entre dans un devenir qui se joue du deux : passage de l'un à l'autre et de l'un dans l'autre, sa vitesse et sa souplesse le tenant éloigné de toute macération du vécu. Or, à ce titre, le personnage est un dominateur, non dans le sens qu'il chercherait à dominer tout ce qu'il rencontre, à l'écraser ou à le posséder, mais dans le sens où il est exercice de la volonté de puissance en tant que telle : la possession n'est pour lui que moyen vers des fins plus hautes, la vie dans son devenir ascendant, devenir-autre perpétuellement recommencé dans lequel il ne cesse d'accentuer le poids et la portée de ses gestes. Toujours sur la brèche, jamais chez lui, typiquement parlant le personnage est en même temps dans l'adaptation d'une grande souplesse et d'une grande précision, et en même temps une explosion de hasard, une dynamite interjective, traversé qu'il est par des fulgurances qui le possèdent. Ces possessions ou ces dominations dans lesquelles il entre, qu'il ente et qui le hantent, nonobstant les veut-il comme ce qu'il est. Une telle attitude, on le voit, suppose d'un devenir-monstre, parce que ce qui est monstrueux pour le sujet, cette chimérisation de soi, est entrepris par le personnage comme constitution de sa propre chair. Cet aspect de la possession étant corroboré par le fait que, de moment en moment, suivant la complexion des devenirs qu'il rencontre, la trame-fusion qu'il inverse sera celle la plus à même de lui donner l'exploitation maximale du multiple circonscrit en acte à ce moment-là : dans son devenir-chimère, il est ainsi lui-même sa propre stochastique, la marionnette et le marionnettiste, le créateur et la création, le dominé et le dominant.

De fait, un certain nombre d'appréciations et de comportements humains propre à l'individu et au sujet n'y sont plus d'actualité. Pour le personnage, il ne peut exister de doute au sens cartésien, parce qu'il n'y a pas de vérité, qu'il n'y a pas même cette vérité qu'il n'y a pas de vérité : tout en lui n'est qu'agir porté en tout ce qu'il touche. Existentiellement, si le doute est dans l'interprétation-pensée chrétienne le pari de Pascal, douteux parce qu'il ne cesse d'être reconduit dans un jamais-encore-ici, le personnage se déploie quant à lui dans le toujours-déjà-là du joueur et de l'audace qu'il sera à même de faire valoir. Un autre comportement qui diffère entre un certain type de sujets et le personnage est dans l'attitude de ce dernier à l'égard du choix. Il n'y a en effet plus de

tonalisations stabilisées et stabilisantes qui permettent d'opérer des choix par fidélité ; qui plus est, l'économie même de sa complexion, devant être prompte à s'adapter à des corps différents (naturels ou techniques), n'est vectorisante qu'à chaque fois dans la mesure même de ces corps et de la trame-fusion inversée qui s'en saisit. Mais de par son ghost, le personnage reste affilié à des goûts, qui pour ne plus être des exigences propres à certaines fidélités, n'en sont pas moins dans un sens des nécessités qui corroborent la résonance propre du personnage. Si le ghost est suspension continue, toutes les expérimentations que fait le personnage, tous les différents corps et les différentes tonalités qu'il traverse (hormis les cas de possessions découlant de tentatives d'infinitisation de la résonance), doivent être prises dans le mouvement de formation déconsistante de son ghost, sans quoi ce dernier se dissiperait au risque de beaucoup plus que lui-même. L'une des manières les plus répandues de prévenir ce risque est, pour le personnage, de produire au jour le jour un sujet prêt à être investi en cas de réversion ; un sujet qui n'est plus uniquement tel, et qu'on appellera, pour cette raison, un *familier*.

Le concept de soi du personnage, sans doute, est utile pour considérer ce qu'il pourra advenir de l'humain dans des corps de plus en plus artificiels. Mais cela va plus loin. Par une syntonalisation avec des interprétations-en-acte données (un corps, une mécanique, des instruments de musique ou des circuits imprimés, des molécules, des personnes, des récits, des idées, etc.), le personnage passe à l'intérieur de ces constitutions pour mieux les hanter, il leur devient intérieure en tant qu'agencement de tonalités entramées. Ainsi, d'une virtualisation de la matière-mémoire d'un sujet dans des corps techniquement transformés ou culturellement pervertis, le personnage se déploie à raison de sa capacité à développer, non seulement sa propre trame de sujet, mais plusieurs masques invertis qui vont lui permettre de détourner les trames existantes, et en particulier d'habiter la trame d'un événement qui potentiellement demandait à naître.

Nous ne pouvons que soupçonner chez ces êtres une capacité à raréfier, à devenir rare dans la relance de la pensée qui retourne les mots et leurs agencements à la relation en-acte. Une capacité longuement cultivée (bien avant même qu'ils ne soient nés) leur donne de constater la trame-fusion en place ainsi que le réel des rencontres sous-jacentes, en macération jusqu'à l'explosion, en gésine jusqu'à la naissance. Cet en-acte qui se tend, ils sont à même de le reprendre à leur compte en créant des passerelles depuis la trame de la situation vers une trame qui, utilisant pour partie ces relations sous-jacentes, c'est-à-dire aussi les trompant pour partie, permet la mise en place d'une économie des forces maximale pour le dégagement d'un surplus, lequel sera investi dans les enjeux que leurs goûts spécifiques les font tendre à réaliser. Les deux aspects du possédé et du dominateur s'exposent ici en ce que le personnage est à la fois dans un mouvement où il imprime à la matière une direction, et dans un mouvement où il n'apparaît que comme le porte-parole, ou mieux, comme l'avatar de puissances qui demandaient à naître et auquel ne manquait que l'étincelle qui embrase. Le personnage est ainsi à la fois médiateur de cette trame sous-jacente de relations et le fou qui va imprimer sa marque, son goût, de façon indélébile à la trame à qui il donnera effectivement de naître en la codéterminant.

J'ai donné là un aperçu de cette capacité du personnage à habiter la trame d'un multiple circonscrit, d'un corps, d'un peuple, à la détourner, à la former, à galvaniser des « masses » et à en retirer de la force comme si c'était de son propre corps, utilisant des trames déjà existantes et les synthétisant, prenant de vitesse les tonalités, inventant sur le vif, mais dans la matrice de règles du jeu préexistantes au niveau de la pensée et déterminant leur réalité, c'est-à-dire inventant essentiellement dans l'action, en vertu de

contingences immédiates. À quoi il me faut ajouter deux choses. Premièrement, que le type du personnage ne se réduit en aucun cas à des monuments de gloire dont la représentation est toujours plus monumentale qu'elle vacille déjà davantage : au contraire, n'importe quel être peut être pris dans un devenir-personnage, ne serait-ce que pendant quelques minutes ou quelques années, à la condition qu'une brèche l'entraîne dans la matière fantôme et qu'il y soit, par de ces hasards dont la nature a le secret, prise pour le versant propice d'une événementialité en gésine. Deuxièmement, que jouant dans la matrice de règles préexistantes le personnage n'en peut pas moins participer de grandes innovations, et de nouvelles législations dans l'expression du jeu. Mais le personnage n'en reste pas moins tout à la fois conservateur d'un groupe-espèce, de par l'écart-type spécifique de son jeu : il s'y bride à la mesure de ses forces, sans quoi son énergie ne pourrait trouver ni la contenance, ni le point d'application qui lui permettrait d'intertramer et d'ainsi ouvrir des champs de possible pour d'autres milliers d'êtres.

Qu'est-ce qui amène un individu ou un sujet vers l'expérimentation typique du devenir-personnage ? Non plus juger du monde selon des critères moraux ou éthiques, mais se trouver saisi par le monde, par les mondes qui se présentent à nous, rencontre qui engendre sa propre éthique comme reste familial, mais tout aussi bien la dépasse. Pour le personnage, danseur de la substance, tout est forme et rythme et n'importe quel événement, n'importe quel affect dégage du paraître directement en ce qu'il s'accomplit. Une telle expérience du réel-fictif peut être favorisée en modifiant le caractère de l'œuvre : en montrant que ce ne sont pas les humains qui vont vers les œuvres, mais que ce sont les œuvres qui vont vers eux et les sélectionnent. Le devenir-personnage est en stase parmi ces canevas qu'il fait tourner et qui bougent à travers lui, par-devers eux-mêmes, comme une personne dont on est amoureux et dont on voit le paysage changer de forme. Tout est déjà lancé. Un tableau ou une œuvre musicale n'ont nulle part de stationnement définitif, ils sont des mouvements qui, lorsqu'un être les épouse dans la contemplation ou dans l'action, rendent ce dernier au devenir incessant des formes et des rythmes.

C'est ainsi que Nietzsche, percevant un sursaut d'achèvement de la philosophie, s'exprimait sur ce que le penseur doit être à même d'utiliser tous les concepts formulés par la tradition dans des combinaisons et variations multiples, vers des fins multiples : ce qui se fait aujourd'hui non seulement dans le domaine de la pensée mais dans celui de l'art, de l'économie, etc. Parler de sophistique n'a plus aucun sens lorsque l'on considère que les utilisations qui sont faites de transformations passées sont dirigées vers l'ascendance de la vie présente, que cette vie soit celle d'un chef d'entreprise ou d'un pêcheur de l'île de Skye. Ascendance, dans ce qu'il y a d'une part nécessité de structurations du vécu de plus en plus exigeantes, dans la précision et l'adéquation, d'autre part parce que l'action de délier les œuvres du tombeau du temps linéaire est on ne peut plus précieuse pour considérer que la vie ne mène pas qu'à la mort, et changer ainsi le sens de la valorisation dominante.

9

Typologie C : le créateur

Le personnage modifie le sens de la valeur : où se trouve le centre de gravité de l'existence ? Pour l'individu et le sujet, ce centre se trouve d'abord dans la certitude sensible modelée par une interprétation-pensée fusionnelle, et qui peut bien, comme dans les pensées idéalistes, placer un centre de gravité en dehors de l'existence actuelle (dans le

futur ou dans le ciel, mais aussi dans l'événement pour le sujet transitif), laquelle devient typiquement un ici-bas mensonger par opposition à l'ailleurs d'un monde vrai. Ce qui est par contre typique du personnage, c'est qu'il annule la construction « centre de gravité » — la fusion d'une réalité avec une valorisation exclusive qui en fait *la* réalité — en comprenant tout ce qui est comme interprétation-en-acte. Il n'a plus besoin d'inscrire un Etre au frontispice de son temple, n'a plus besoin d'être dépendant de fidélités qui, tout en ouvrant des fenêtres et des portes sur le monde, enclosent leur perspective de murs fondateurs. Dès le personnage s'ouvre une réalité où la gravité (c'est-à-dire la lumière) est partout indiscernable, tandis que les devenirs sont tous polarisés et polarisants : ce que j'ai exprimé plus haut dans le concept de matière-fantôme.

Mais pour le quatrième type, celui du *créateur* que je vais développer dans les lignes qui suivent, les phénomènes se distinguent à nouveau et selon deux mouvements, dont il est lui-même la quête : celui de la vie ascendante, qui est devenir-paraître toujours plus puissant, et celui de la vie descendante, qui est devenir-même toujours plus prégnant.

Ce qui ne signifie précisément pas que la vie ascendante *soit davantage* ou *valle davantage* que la vie descendante (ce fut peut-être l'erreur de Nietzsche), puisque toute puissance est puissance d'indiscernable. L'a-tension du créateur est à ne rien laisser opérer qui découpe ou distribue a priori la valeur de l'être, puisque ce qui existe n'est jamais neutre que pour devenir-autre, et n'est « égal » en être à tout ce qui est que dans le concept, non dans l'acte, le risque d'en rester à une compréhension par le concept étant de perdre la distance qu'incessamment franchit le réel-fiction dans son assouvissement, et de considérer tous les devenirs comme se neutralisant les uns les autres, en prenant l'indiscernable pour l'ombre portée de leur condition.

Le personnage passe donc à travers le concept et y tient ouverte une distance, mais de l'intérieur de la réalité du concept, tandis que le créateur se trouve à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de la stase, concept et matière du concept.

Pour aller plus avant, revenons sur la pensée en tant qu'elle est la vie du concept. Raréfaction de l'air qui porte les sons : j'avais plus haut que ce qui était premier n'était pas la pensée mais le mot, ou plus exactement, le correspondant sonore délié de la relation de lutte d'une rencontre en particulier, devenu par la déliaison le correspondant d'une rencontre-type. La relation entre moi et un morceau de bois par exemple, le rapport de forces qui est à l'œuvre dans la rencontre, qui s'y cherche (et s'y trouve sous le mode de la domination et de la soumission, mais aussi sous ceux de la collaboration, de l'interpénétration, de l'influence, etc.), ce rapport dans la relation qui l'implique, entre chez l'humain dans des fluctuations de vitesse qui lui permettent de discerner le morceau de bois de son propre corps, permettant le geste qui consiste à montrer, puis la parole monstrative qui dit le geste. Selon les contingences et les transcendances dans lesquelles je suis pris, je vais dire « bois » plutôt que « wood », que « truc » ou que « ouah ». Mais ce mot de la parole monstrative n'est pas encore pensé : il est le correspondant d'une rencontre-type d'un certain devenir humain avec une multiplicité-forme particulière, et donc avec un devenir-un-ensemble et une temporalité particuliers, avec laquelle il est entré en relation ; et un correspondant *délié* parce que nous ne ré-accomplissons pas à chaque fois la rencontre, mais nous basons la plupart du temps sur des rencontres déjà effectuées que nous tonalisons dans des trames-pensée fusionnelles. La plupart de nos paroles sont donc abstraites de la relation de forces qui a lieu à chaque instant entre nous et les multiplicités que nous ne cessons de rencontrer. Les mots ne décrivent donc pas les multiplicités-forme en leur immanence, pas plus qu'ils ne décrivent nos rencontres avec

elles, mais font appel la plupart du temps à des tramages de rencontres-type que nous faisons fusionner avec nos rencontres actuelles, en déformant ces dernières *jusque* dans leur immanence, en inscrivant par la domination ces qualités dans des devenir partiels, fermés de notre côté, c'est-à-dire investis dans leur porosité par une tonalisation relationnelle qui ne tend à être totalisante que dans le cas de relations-type abstraites. Dès lors, la pensée est à reprendre en soi le mot, à en reformuler l'accord dans la rencontre actuelle, c'est-à-dire à une vitesse qui raréfie le sensible du mot — sensibilité qui est l'actuel du mot en tant qu'il est dit, qu'il effectue telle vibration sonore qui est rencontre actuelle. Mais aussi, et surtout, cette sensibilité qu'on raréfie est dans l'opération de telle ou telle fusion, inscription de tel rapport de force qu'il faut remettre en mouvement, afin que la relation en-acte reprenne le dessus et que, dans la distance ainsi créée entre la rencontre et le mot, nous puissions devenir-un-ensemble actualisé de ce que nous sommes avec la multiplicité-forme rencontrée et en retransformer la relation produite en un correspondant sonore délié de la rencontre. Il tient d'un certain effort sur soi que de se reverser dans la relation exprimée par le mot, de ne pas se laisser parasiter par un usage des mots qui nous excède (l'adolescence est le moment-clé du développement humain dans sa révolte en face de comment les mots déjà tramés nous parasitent).

La poésie est ici exemplaire : la pensée y monte vers la raréfaction du mot, mais au lieu de rester comme la philosophie dans cette raréfaction et d'y conceptualiser les relations issues de rencontres actuelles, elle se rejette presque aussitôt dans la vibration, au point qu'on soit tenté de parler d'intuition, parcours très rapide du mot à sa raréfaction, de la raréfaction au surgissement du hasard vécu dans cette transparence, et de la rencontre en retour jusqu'aux mots, faisant du dire poétique une parole privilégiée de la relation, dont la lecture à voix haute est la plus pleine expression car le plus puissant moyen d'actualiser ses propres modes de rencontre, et de les actualiser non seulement par l'intégration de trames-pensée mais également par la confrontation corporelle aux mouvements vibratoires du poème en tant qu'interprétation-en-acte.

Quant à la philosophie, elle est perpétuel retour à la rencontre, tant elle se doit selon les forces qu'elle emprunte de considérer le monde dans son devenir. Chez Platon, l'Idée n'est-elle pas l'expression de la relation, plutôt que celle d'une relation-type mise en relief *après* avoir été abstraite en tant que mot ? La table du menuisier n'est en effet pas *la* table issue de la rencontre et de la brèche qui loge en son silence — et l'acte de penser seul permet la raréfaction nécessaire à rendre à la relation née dans la rencontre sa puissance de devenir, qui est autrement dominée dans l'immanence d'une trame-fusion ou dans la transcendance d'un devenir-un-ensemble qui l'inclut — et n'en est alors pas moins efficiente ni réelle. Si l'on considère en effet que cette simplification a donné lieu à tout type d'actions qui n'auraient pas eu lieu si telle chose n'avait pas été précisément prise dans la trame-fusion qui en fait une table, dans un ralentissement de la relation-type issue de la rencontre d'un certain être humain à une certaine multiplicité-forme qu'il a créé en lui imposant la forme et le nom de table, alors nous devons voir le bénéfice de cette simplification, et toutes les réalités qui n'auraient pas eu lieu s'il avait fallu à chaque fois rencontrer à nouveau ce quelque chose, qui lorsqu'il a été rencontré était face à son autre dans un rapport de force déterminé par le multiple pur des rencontres. Mais sans trop vouloir m'avancer sur « ce qu'a voulu dire » Platon, il y a relativement à cela deux pièges pour la pensée : le premier dans l'idéalisation de rapports de force déjà effectués, menant à un redoublement de l'abstraction, tel que l'idée de Dieu en fait état dans l'histoire des idées. Le second, dans la négation de ce que les mots, mêmes abstraits, n'en sont pas

moins des opérateurs réels-fictifs de rencontres futurs, qui pour être peu fertiles en événementialité pour le sujet encastré dans son fût, n'en peuvent pas moins s'avérer diablement pertinents sous cette déclinaison.

Le créateur se donne à la rencontre. Et on voit que je fais du penseur et du contemplatif des actualisations du type, mais comment font-ils alors pour penser les relations, et en quoi sont-ils créateurs ? S'il y a pensée des relations à l'œuvre, il est nécessaire de pouvoir d'un côté entendre toutes les relations, jusqu'aux plus lointaines et contraires à soi, et de l'autre d'opérer des mouvements de synthèse interprétatives. Le premier aspect consiste à poser un concept de réalité par lequel ce qui est participe d'une même nature ; en gros, toute l'ontologie. Mais ensuite c'est cette manière, qui naît peut-être avec Platon, au terme du voyage propre à un penseur, de coupler le réel ainsi construit à une valorisation : l'Idée est bonne, ou l'universalité, ou le vécu sensible, ou l'autonomie du sujet, etc. et non seulement meilleure que sa non-réalité, mais également meilleure que d'autres réalités. Il y a déjà là un artifice prompt à charmer individus, sujets et personnages. À s'attirer soi-même aussi. C'est ouvrir un jeu, un plan avec ses règles, ses ouvertures, ses coups spéciaux. La création d'un terrain qui embrasse un concept de réalité, puis la création d'une valorisation à même le devenir qui se trouvera captif du côté du concept. L'individu, le sujet, le personnage, ne peuvent entrer dans une vie de la pensée que par l'accès ouvert par un concept de réalité, cependant que la valorisation se déboîte et ralentit à mesure que l'air est plus dense qui la respire et la porte à la parole.

C'est une matrice que cherche à former le créateur, une matrice qui permet à la matière-fantôme de donner un « meilleur » d'elle-même, c'est-à-dire également son pire, la tension la plus haute qu'on sera capable de tenir entre des extrêmes, quels que soient ces derniers, et nulle chose égale par ailleurs. La Terre change, les humains changent, et c'est dans l'affinage des conditions de l'exercice que se tient le créateur, affinage de la parole, affinage des règles et des valeurs, afin d'ouvrir le jeu vers un maximum de ce qu'il peut être. Pour ce faire il retourne à l'en-acte, défait les pensées, les lenteurs, les concrétions stabilisées, il évalue chaque terme dans tous les devenirs-ensemble qu'il est à même de percevoir, puis construit des conditions, des bornes, des semblants de frontière, des semblants de valorisation, en les donnant comme des réalités nécessaires, et qui seront telles pour le bénéfice de tel ou tel rapport de forces, qui le deviendront pour permettre l'éclosion de jeux toujours renouvelés en tel cône de lumière, trouvant à englober l'actuel et le lançant, tout momifié, dans une épilepsie de parescences.

Le personnage a besoin d'un concept de réalité en tant qu'il est un navigateur de stase, concept dans lequel il entre complètement, et dans cet intérieur crée et tient séparé son ghost des multiples circonscrits qu'il inter-trame. Il se dégage de la valorisation du devenir imprimée au concept par son créateur et ne garde que le concept, que la matrice et non la direction, et à ce titre le personnage est un type stérile du point de vue du jeu ouvert par le concept, dangereusement stérile à la façon de l'aède chez Platon, ou du surhumain chez Nietzsche ; mais, reprenant le jeu des mains des créateurs, le recréant de l'intérieur, il est aussi vis-à-vis de ces derniers l'émulateur et le fertile contre-point. C'est alors qu'il va utiliser les différentes trames à l'œuvre, mener son jeu de l'une à l'autre, sans fidélité ni demeure, avec seulement ce fantôme, sa cabane volante et toutes ses bouffonneries. Le personnage est celui qui s'extasie dans le monde. Et plus précisément, il s'extasie ainsi en transduction, acte de guider dans l'inter-trame, d'une trame à l'autre, les interprétations-en-acte qui tout à la fois l'attendent et le repoussent de toutes leurs forces, jusqu'au moment critique qui voit naître ces êtres de hasard. Si bien que le personnage suppose

aussi toujours d'un autre type de devenir, celui du type créateur, pour être plus précis : de la création-en-acte, extase elle aussi, non dans des multiples circonscrits mais dans le multiple pur, dans une surtension symbiotique à toute parescence.

Seul le créateur peut ainsi s'élever au-dessus des trames après s'être enfoncé dans leurs entrailles : s'élever, et percer la croûte du sens qu'établit le toujours-en-acte de la relation. Le survol du créateur, une fois qu'il a touché à son sommet, voilà une chose étrange et peu commune ; et aussi différents que soient ces sommets, ils partagent de n'avoir été atteint qu'une seule fois et une fois pour toutes, d'être des zéniths dans le devenir qui les a porté, devenirs qui se sont soudain vus, au terme d'une lutte déchirante, eux-mêmes transportés vers un ailleurs inconnu de leur source. Et c'est alors non plus le créateur mais la *création* qui tournoie sur la paroi intérieure de l'œuf et se retourne, c'est la création qui se survole intérieurement et tout à la fois résiste à sa propre existence. Les brèches du hasard sont devenues des champs de veines, des terres obliques, des pluies de nitroglycérine. Sur ces champs la création hasarde ses flèches... et les flèches sont incessamment reprises dans la pure effectuation de la puissance.

10 Conclusion

Cet essai s'est voulu sous le mouvement d'une plume qui s'efface doucement dans la chute ; il s'est voulu enfin avec l'économie de ce qui veut vivre, ce qui signifie aussi : ici et là j'ai été détruit, et rien dès lors ne sera plus comme avant.

Mon foyer est cet ensemble tourbillonnant de tout ce par quoi je deviens. Ce sont les dix milles êtres et les dix mille yeux du grand tourbillon, et partout l'immobile produit de tous les mouvements, l'éclair qui compénètre toutes ses voix élevées en un chant, le plus de différence le plus de mouvement, le plus de profondeur le plus de fureur ascensionnelle, le plus de vigueur dans la tension. Pensée du typhon, devenir-univers. Quelle est la vie maintenant, pourquoi en sommes-nous venus là, c'est ce que je demande.

Mais cette fois-ci sans preuve ni argument, rien de si condensé, à montrer, à appeler. Si ce n'est un nom, l'union de la pensée créatrice et du jeu de toute naissance : puisque telle est la donation du créateur-jouer, produisant dans ses élans les conditions mêmes du jeu qu'elle joue, exerçant un pouvoir en amont de sa proue comme la mélodie connue par cœur qui entraîne, attire, exfolie des convergences qui fluctuent et vibrent, comme fers à cheval frappés à cadence ascendante. Le créateur-joueur est le type de l'immédiateté de la vie à la vie et de la pensée à la pensée. En chaque instant son jeu parfait.

En lui les tensions sont brutes et claires, les forces frayent dans les ondées du multiple pur, les relations se traduisent en actes, justes telles qu'elles sont vécues. Une résonance asymptotique, prompte à séduire, à charmer le monde, l'humain et le non-humain, le vivant et le non-vivant, jusqu'en leur plus intime fantôme, faisant devenir avec elle la vie entière et la divinisant, parvenant, comme nous y parvenons peut-être quelques fois au cours de notre existence si brève et si fortuite, à créer d'un seul coup les conditions du jeu et le coup de maître que ces conditions ont rendu possible.

Jusqu'en ce temps d'une antériorité nuptiale, déchirant la nuit surroboree de rêves, où le cœur de Mitsugané hurla sur la pierre, dans l'œil de la rosée, de l'attente sans motif d'attente et qui prépare peut-être à la suprême éclosion.

Mais que dis-je ? Et vous alors ?

« Prenez ce vélo, ses pneus sont bien gonflés, son guidon est haut et courbé agréablement, ses chaînes pas tout à fait muettes. Et allez, faites circuit de par la vie. Laissez votre langue en compagnie des limaces, traversez les rivières, circulez entre les creux du minuscule bitume, dévalez puis grimpez, puis dévalez encore ! puis grimpez à nouveau ! Et construisez des mondes, enchaînez-les avec cette gratuité du verbe qui fleurit chez les Celtes, les Mayas ou les Hindous, qui pose ses voies ferrées à la cime des arbres. Laissez-vous emporter par le don, jusqu'à ce que, arc-boutés dans les embruns, vos corps ruissellent de lucidité jusqu'entre les cuisses du sommeil, là où les neuf sœurs font leur repas des étoiles sans nombre et préparent les valises d'autres invisibles voyageurs. »

*

hiver 2005-2006/R.2024

Mathias Clivaz